

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Peine de mort : CESARE LOMBROSO.
La Vie hors Paris : Le château de Grosbois : VIVONNE.
Isadora Duncan : SAINT-MARCEAUX.
Les tremblements de terre.
Le marquis de Noailles : G. D.
Lettre de Russie : Lopoukhine : RENÉ MAR-
CHAND.
La déplorable histoire de Saïd-Ali, sultan de la
Grande-Comore : CHARLES DAVENANT.
La Chambre : Le complémentaire : PAS-PERDUS.
Dessin : Réceptions : ABEL FAIVRE.

PAGES 4, 5 ET 6

Le Sénat : AUGUSTE AVRIL.
Autour de la politique : A. A.
Le bilan de la marine : MARC LANDRY.
Tribunaux : La Faculté de Montpellier : GUÉRAUD.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Gazette des Tribunaux : GEORGES CLARETIE.
Les Théâtres : Théâtre Réjane : « Trains de
luxe » : FRANCIS CHEVASSU.
Dessin : Au théâtre Réjane : « Trains de
luxe » : DE LOSQUES.
La mode au théâtre : HENRY.
Mouvement médical : HORACE BLANCHON.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

Peine de mort

Le spectacle rouge de Béthune et d'Albi a soulevé de nouveau en France, et par conséquent en Europe, la question de la peine de mort.

Je vous avoue que dans cette question je suis (et je crois n'être pas le seul) terriblement perplexe, et même, pour dire la vérité, j'ai ici, vraiment, une double personnalité.

D'un côté, comme un des créateurs de l'anthropologie criminelle qui combat inexorablement le crime, tout en le croyant d'origine morbide, je suis pour la peine de mort, et j'ai écrit dans mon *Homme criminel* et dans mon *Crime, causes et remèdes* des pages trop énergiques en sa faveur.

Lorsque, disais-je, malgré la prison, la déportation, les travaux forcés, les criminels répètent leurs crimes sanglants et menacent pour la troisième ou quatrième fois des honnêtes gens, — il ne reste plus alors que l'extrême sélection, douloureuse mais certaine, de la peine de mort.

La peine de mort devrait assurément être admise pour les peuples barbares, auxquels la prison n'inspire pas une crainte suffisante; mais parmi les peuples civilisés le sentiment délicat qui veut l'abolir est trop respectable pour être battu en brèche *a priori*, sans compter que le prestige singulier qu'éveille la mort infligée de sang-froid par des juges et parfois des crimes par forteries multiples subit avec forfanterie l'imitation et crée auprès du vulgaire une sorte de culte pour la triste victime.

Mais les adversaires de cette peine ne pensent pas à se demander : Quelle défense résisterait-elle à la société devant un assassin récidiviste qui tuerait ses gardiens ou les menacerait de nouvelles entreprises ? serait-il plus humain et plus juste de le lier pieds et poings pour toute sa vie ?

Maintenir la peine de mort ne veut pas dire la multiplier; il suffirait qu'elle restât suspendue, comme l'épée de Damoclès, sur la tête des plus terribles malfaiteurs, lorsque, après avoir été condamnés à vie, ils ont attenté plusieurs fois à la vie d'autrui. Dans ces conditions disparaît l'objection, si souvent mise en avant et très juste, de l'irréparabilité de cette peine.

Nous voudrions encore maintenir cette peine quand, sous forme de « camorra », de brigandage, la criminalité associée menace la société d'un pays. A ce point de vue, il me semble que les conditions civiles sont absolument équivalentes aux conditions dans lesquelles on applique cette peine, et sur une grande échelle, en temps de guerre.

Assurément, si nous nous plaçons au point de vue du droit le plus rigoureux, nous qui ne nous croyons pas les vicaires de Dieu, nous n'avons aucun droit absolu sur l'existence de nos semblables; mais nous n'aurions pas même le droit de les priver de leur liberté et de leur infliger une contravention. Préférer cette peine est contre les lois de la nature c'est feindre d'ignorer que cette loi est écrite dans son livre en caractères trop clairs, et que, même, le progrès du monde organique est entièrement fondé sur la lutte pour l'existence suivie de féroces hécatombes.

Le fait qu'il existe des êtres comme les criminels-nés, organisés pour le mal, reproductions ataviques non seulement des hommes les plus sauvages, mais encore des animaux les plus féroces, loin, comme on le prétend, de nous rendre plus compatissants envers eux, nous zoophilise en ce sens encore arrivée, sauf chez les fakirs indiens, à ce que nous sacrifions notre vie à leur profit.

Et ici je ne puis faire moins que de rappeler les robustes lignes que Taine m'adressait peu de temps avant de mourir : « Lorsque dans la vie, l'organisation intellectuelle, morale, effective du criminel, l'impulsion criminelle est isolée, accidentelle et passagère, on peut, on doit même pardonner; mais plus cette impulsion est liée à la trame entière des

idées et des sentiments, plus l'homme est coupable (1) et plus il doit être puni.

Vous nous avez montré des oranges-outangs lubriques, féroces, à face humaine; il est évident que, comme tels, ils ne peuvent agir autrement qu'ils ne le font; s'ils violent, tuent, c'est en vertu de leur propre nature et de leur santé qu'ils sont et resteront toujours oranges-outangs. A leur égard, je n'ai aucune objection contre la peine de mort, si la société y trouve son profit.

On pourra se demander si c'est par méchanceté, ou par l'effet de leur propre organisation que les fauves dévorent l'homme, mais, malgré le doute, personne ne s'abstiendra de s'en défendre, de se créer une famille, et l'envoyons-nous, bien des fois malgré lui, à la mort. C'est justement parce que la peine est fondée sur la nécessité de la défense qu'elle est moins exposée aux contradictions.

Jusqu'ici parlait et peut-être blasphémait l'anthropologue criminel, mais des années sont passées et ces conclusions, plus logiques qu'humanitaires, furent, sinon détruites, certainement mises en doute par quelque chose qui est plus puissant que la logique, par le cœur humain.

D'abord on a observé qu'on ne peut même songer à maintenir la peine de mort pour un sentiment de vengeance, et moins encore dans un but d'intimidation sur les criminels, car on les a vu voler et tuer et assassiner dans le même jour et sur la place même du supplice.

Il ne resterait qu'un seul but, celui de l'élimination radicale. Mais ici il faut songer que pour l'atteindre, il faudrait guillotiner non pas seulement dix ou quinze criminels en une année, mais trois mille en Italie et deux mille en France. Ce serait une vraie boucherie, et je pense que, de nos jours irradiés par une lumière humanitaire qui s'étend à tous les êtres vivants, pas même le plus ardent partisan de la peine de mort n'oserait arriver jusque-là.

Cesare Lombroso.

Tunis, 12 février 1909.

LA VIE HORS PARIS

Le château de Grosbois

Nulle part l'épopée impériale n'a laissé de traces plus vivantes qu'à Grosbois. De tous les maréchaux de l'Empire, l'homme de chaque instant, le major général des grandes campagnes, celui dont Napoléon a dit, parlant de Waterloo : *Si j'avais eu Berthier!* celui qui, le plus brillamment, sut faire porter les traits de génie de l'Empereur, ce fut Berthier, prince de Wagram et prince souverain de Neuchâtel, mari d'une princesse de Bavière. Berthier, parfait premier rôle de la plus merveilleuse des tragédies de l'Histoire.

Aussi Grosbois, majorat créé pour les héritiers du maréchal, rempli de souvenirs illustres, intimes et souvent inédits, contient-il des archives dont vient ce mot peu connu : comme Soult alléguait, pour la défense de Grouchy, qu'il lui avait envoyé, le matin de Waterloo, deux aides de camp qui furent tués; Berthier, lui répliqua Napoléon, en cet envoyé quatre, trois se seraient fait prendre ou tuer, le quatrième serait arrivé. Et cependant à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, disant ces archives, avait mis pour condition à la rentrée en grâce de Berthier qu'il se présenterait en tenue de grade conféré par Louis XVIII, exigence qui fut cause de sa fin tragique à Bamberg.

Un immense plan de la bataille de Wagram frappe la vue du visiteur. Plus que le bibelot, le panache régnait ici. Des superbes portraits : le sabreur Lasalle, le maréchal, son frère César, des panoplies, des vitrines d'armes, un obus autrichien, un souvenir du Kremlin, des bronzes majestueux, un mobilier sévère de style Empire, tout donne le sentiment de l'ordre triomphant des pèlerins. Les meubles sont alignés comme des articles du Code ou des files de soldats de ce grand jeu de treize ans qui a pour prologue la paix d'Amiens et pour dénouement Waterloo.

Dans l'une des pièces, une vue de Chambord, dont l'Empereur gratifia Berthier en lui enjoignant d'y préparer des chasses particulières. Grand embarras du maréchal, Chambord est dépeuple. Les faisans, les lapins arrivent bien par panaches, mais les autres se refusent à voler et les autres de courir. Pour surcroît d'ennui, des chiens claboussés de rouge-de-cuir, des adresses de mentalités débattues. En fusillant un gibier sans défense, l'Empereur envoya du plomb à Masséna qui, par la suite, perdit un œil, et Berthier... comble de la faveur, reçoit tout bas l'ordre d'encaisser l'exploit impérial. L'annecdote familiale de Grosbois ne dit pas si le maréchal dut à sa complaisance maugréante la minuscule principauté de Neuchâtel.

Construit pour le traitant Samuel Bernard, vers 1690, le château est une massive et belle construction, briques et pierres, à laquelle ses dépendances grandioses, son parc magnifique de hautes futaies, donnent, à cette distance de Paris, un prix inestimable. En moins de quarante minutes par les quais, Charenton, Brunoy, le prince Alexandre de Wagram, veuf de la duchesse, née de Rothschild, sœur de feu la princesse de Gramont, et ses deux fils, se rendent, en auto, de leur luxueux hôtel

(1). J'aurais dit plus malade et plus dangereux.

de l'avenue de l'Alma à leur terre de Grosbois. Du vivant du prince défunt, on y chassait à courre dans les bois des Camilleux, des Maréchaux et en forêt de Scharf. L'invasion des promeneurs et des villas a fait fuir les grands animaux. On voyait à Grosbois les débris de la vieille armée : le général Marbot, des *Mémoires*, l'homme à la jument qui mordait en chargeant, un petit vieux replet, à la moustache en brosse sous le nez et aux pattes de lapin des grognards de la garde. Le vicomte de Cambis, le comte Daru, etc.; les parents : comte et comtesse Paul Berthier, comte Alfred, comte Léopold, les Berthier-Lasalle, les Randoins, etc.; les grands chasseurs du temps : MM. de La Moskowa, de Toulougeon, de Latour-Maubourg, etc., etc.

La chasse à tir suffit au prince Alexandre, l'un des premiers fusils de France. Dans sa jeunesse, alors qu'il cumulait la chasse aux bécasses du marais de Rue avec celle du lapin de crocs des dunes de Saint-Quentin, les actionnaires parisiens : MM. du Lau, de Beauvoir, et les picards : MM. de Tartigny, de Morgan, de La Houpière, etc., se contentaient d'un âne porte-gibier, d'une moyenne de 50 à 100 lapins; le prince, roi de la chasse, ou qu'il chassât, en rapportait 200 sur deux ânes surchargés.

Chevreuils, faisans, perdreaux, lapins, foisonnent dans le parc, d'environ 150 hectares clos de murs, du château de Grosbois, dont l'étendue fait le vide dans la région et lui donne peu de voisins : le baron Hottinguer du château du Pipel, le marquis de La Grange du château de Montgeron, etc. De belles et rares battues, dans l'intimité depuis le début du prince, s'y donnent à chaque saison. La chasse est un plaisir de dieux, un entraînement guerrier dont Grosbois pourrait être l'école. Si Diane avait encore des temples, maintenant qu'elle serait déesse de science et d'art, elle ne parcourrait plus, le carquois sur l'épaule, les forêts du Taygète avec ses léviérs. C'est à Grosbois qu'elle viendrait prendre des leçons de maniement d'un premier

Vivonne.

Échos

La Température

De deux heures à trois heures du matin il est tombé un peu de neige dans Paris et les environs, mais il n'en est resté de traces qu'en banlieue seulement. Le ciel est toujours très nuageux; néanmoins la journée a été assez agréable et la température tend à se relever. A sept heures le thermomètre marquait 1° au-dessus de zéro, et 6° l'après-midi. La pression barométrique, peu variable, accusait à midi 766^{mm}. Les fortes pressions persistent dans l'ouest de l'Europe; on le baromètre atteint 770^{mm}.

Des neiges et des pluies sont tombées sur le centre et l'ouest du continent. En France, il a plu à Toulouse et à Besançon. La température s'est relevée notablement sur nos régions du Centre et de l'Est.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Nancy et à Toulouse, 0°7 à Lyon, 0°8 à Limoges et à Châteauneuf, 1° à Mars, 2° à Dunkerque, à Nantes, à Rochefort, à Bordeaux, à Clermont, à Cette et à Marseille, 3° à Boulogne, à l'île d'Aix, à Biarritz et à Perpignan, 4° à Cherbourg et à Lorient, 5° à Brest, 6° à Orléans, 7° à Alger.

Au-dessus de zéro : 1° à Besançon, 2° à Belfort, 6° au puy de Dôme, 9° à Gap, 10° au pic du Midi.

En France, un temps beau et frais est probable.

La température du 16 février 1909 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 7° au-dessus l'après-midi; baromètre : 770^{mm}; ciel couvert.

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 19°; à midi, 20°; temps beau.

Nice. — Température : à midi, 16°; à trois heures, 17°.

Du New York Herald : A New-York : Temps couvert. Température : maxima, 7°; minima, 4°. Vent nord faible.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 5°; minima, 1°. Vent nord faible. Baromètre : 767^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 3°.

A Travers Paris

Détachons du Conseil des ministres d'hier ce savoureux passage :

M. Viviani, ministre du travail, a soumis à la signature du Président un projet de loi supprimant l'obligation de l'affichage des lois ouvrières dans les ateliers. Cet affichage est rendu inefficace aux ouvriers par le nombre des lois sociales qu'il faut afficher et très coûteux pour le patronat.

Le projet remplace l'affichage par la distribution gratuite d'un recueil à toute fraction de vingt ouvriers. Cette distribution sera faite par le patron et le texte du recueil arrêté par le ministre du travail.

Qui donc osera dire à présent que nos législateurs sont oisifs ? Ils font tant de lois que les murs deviennent trop petits pour les afficher toutes. Ils légifèrent comme compilait l'abbé. Ils empiètent, ils empiètent textes sur textes. Ce n'est pas un Parlement, c'est la maison des cent mille réformes. Par malheur, de ces lois confectionnées à la grosse et sans mesure pas une ne satisfait la clientèle électorale pour laquelle elles sont fabriquées. Elles ruinent le patron contre lequel elles sont faites et ne sont pour le travailleur qu'une amère déception.

Sur ces murs de l'usine trop étroits désormais pour les supporter, l'ouvrier détrompé les lacrait, si bien qu'il fallait placer sous des grillages les pauvres papiers officiels afin de les protéger contre la colère de ceux qu'ils avaient déçus. Qu'importe ! on en faisait d'autres qu'on collait à côté. Des lois ! encore des lois ! Tant qu'on en voudra, et plus encore, sans ordre et sans harmonie, incohérentes ou contradictoires, mal venues ou mort-nées, mais toutes parées de l'épithète nécessaire : loi Sociale.

Hélas ! cette fécondité maladroite n'est-elle pas, parmi tant d'autres, le signe des décadences ? Et ne fût-ce pas l'œuvre de

tous les grands rénovateurs de codifier, de simplifier la fatras des textes multiples pour remplacer par la rigueur de quelques principes clairs l'amas confus des règlements inapplicables.

Pierre Petit est mort. — Pierre Petit qui « opérait lui-même », qui opérait à merveille et qui dut à la passion qu'il avait pour son art de photographe une véritable célébrité parisienne.

Il était âgé de soixante-quinze ans et il possédait un superbe trésor d'anecdotes : n'avait-il pas eu, devant son objectif, tous les personnages illustres de son temps ? Et son temps de photographe renommé dura de sa vingtième année jusqu'à présent, plus d'un demi-siècle !

Pierre Petit était né dans le Var, à Aups; et c'est de là qu'il vint directement à Paris, allègre Méridional, plein de confiance en son beau zèle, les yeux enchantés encore de la lumière de son pays natal : et il aimait tant la lumière qu'il consacra toute sa vie à l'imprimerie sur ses plaques sensibles. Son visage, chevelu et barbu, était populaire; c'était celui d'un homme très aimable et très expert en son art.

La Société de géographie annonce pour après-demain une conférence sur « L'unification de l'Afrique du Sud et ses conséquences économiques ».

Or le conférencier n'est autre que Grosclaude.

Le plus gai des boulevardiers est un colonel averti. On sait qu'il explorera très prochainement Madagascar et le continent noir.

Une conférence n'aura lieu qu'à huit heures trois quarts, parce qu'il siège aussi au jury.

Tout cela, Grosclaude, est bien grave !

La grippe et les droits d'auteur.

Dans son bulletin de février, la Société des Gens de lettres a inséré un « papillon » bleu annonçant que, « par suite d'une épidémie de grippe qui s'est abattue sur le personnel, la caisse de la Société se voit dans l'obligation de reporter au 17 courant l'attribution mensuelle des sommes revenant aux auteurs ».

Et la caisse s'exprime ses regrets de devoir solliciter un délai exceptionnel.

Il fut un temps où, pour célébrer le 4^e avril, les gens facétieux envoyaient les gens simples acheter, chez l'épicier de coin, un litre d'esprit de coquelicot ou d'huile de bras. Sans attendre cette date fatidique, l'auteur du livre de cuisine militaire adopté par M. Chéron pour les corps de troupe s'est imaginé de jouer un bon tour à nos petits soldats délégués aux fourneaux en leur prescrivant, pour la préparation de certains mets, de la « végétaline ».

Or, M. Chéron vient d'adresser à l'éditeur du formulaire en question l'erratum suivant :

« Dans le livre de Cuisine militaire en garnison, l'expression « végétaline » a été employée pour certaines préparations. Ce produit n'étant pas dans le domaine public, il convient de remplacer l'expression « végétaline » par celle de « grasse de coco ».

Dans les menus de nos troupiers figurait déjà le « singe »; on y lira maintenant aussi la « grasse de coco ». Et dire qu'il y en aura encore qui ne seront pas contents !

Le prince A. de Broglie vient de partir pour les Indes. Il y passera trois mois, trois grands mois à parcourir l'étrange et admirable pays riche de tant d'étranges merveilles.

Désireux d'employer le plus profitablement possible son séjour au pays féérique des maharajahs, le prince de Broglie a résolu d'utiliser abondamment l'automobile. Et c'est pourquoi, afin de pouvoir affronter les routes les plus incertaines et les plus défectueuses, il a commandé une robuste 6-cylindres 40-chevaux, double phaéton-landauet, aux célèbres ateliers automobiles Delaunay-Belleville.

Les encombrements de Paris.

L'encombrement du boulevard Malesherbes par les travaux de la maison Henri Petit, cet encombrement interminable dont on parlait hier, est tout près de finir, et le grand tailleur-couturier demande qu'on rassure le public. Les travaux immenses nécessités par le développement incessant de ses affaires vont bientôt prendre fin, et les nombreux promoteurs pourront, comme jadis, se laisser retenir et s'attarder devant l'attraction de ses étalages.

L'exposition des dessins rehaussés de Gaston Hochard est à peine ouverte à la galerie Druet, rue Royale, que l'on peut en parler comme d'un succès : ces notations qui savent tout exprimer, en demeurant sommaires, montrent à quel secret de synthèse l'excellent peintre a atteint, et le public de délicats qui pendant quinze jours va se presser à l'exposition ira de ces coins surpris de « vie moderne » à une cathédrale ou une vieille maison, d'un paysage à une interprétation des maîtres, avec le même enchantement.

M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, a visité hier l'exposition et a chaudement félicité l'artiste de son effort vraiment original.

Tous les Parisiens et les étrangers connaissent le ministère de la marine et son pendant, l'hôtel Crillon, les deux chefs-d'œuvre qu'érigea sur la place de la Concorde l'architecte Gabriel.

Pour le nouvel hôtel, qui va occuper l'angle de la rue Boissy-d'Anglas, la

maison Christoffe a été chargée de créer des services d'orèverie en harmonie avec le style de l'époque. On peut dire qu'elle s'y est surpassée elle-même. Ces admirables pièces d'orèverie Louis XIV sont exposées au siège de la maison Christoffe, rue de Bondy, de deux à cinq heures, pendant toute la semaine, en même temps que les services somptueux commandés pour le nouvel hôtel Mirabeau et le Carlton-Hôtel, dont les inaugurations, comme celle de l'hôtel Crillon, sont prochaines.

Hors Paris

De Naples :

« L'événement de la saison pour le voyage et les voyageurs, c'est l'ouverture de l'hôtel Excelsior, au beau milieu du fameux quai de Santa Lucia, face à la mer, dans l'axe des deux vues du golfe (Castello dell'Ovo à gauche, Vésuve à droite); situation unique dans un décor incomparable. Frère de l'Excelsior de Rome, construit par la même Société, administré dans les mêmes principes, destiné à la même clientèle, l'Excelsior de Naples est le type complet de l'hospitalité moderne en ce qu'elle a de plus pratique et de plus raffiné. »

De Saint-Sébastien :

« Les fêtes du carnaval sont commencées. S. M. Carnaval vient de faire son entrée accompagné d'un prestigieux cortège de chars et de figurants. L'enthousiasme du public est extraordinaire. Le carnaval d'enfants qui aura lieu le 18, sur la terrasse du Grand Casino, sera une merveille. Le 21, grande cavalcade, 30,000 francs de prix. Le soir, veillée qui réunira les plus jolies mondaines en villégiature sur la côte. D'autres fêtes suivront dont nous reparlerons prochainement. Demander à la direction du Grand Casino le calendrier des fêtes. »

De Monte-Carlo :

« Le *Lille-France*, le superbe steam-yacht, qui a terminé ses aménagements, quittera Marseille le 22 courant et sera amarré le 23 au matin à quai dans le port de Monaco, où dès ce moment les passagers pourront s'installer dans leurs cabines. Comme le départ aura lieu le 24 à quatre heures du soir, il est recommandé aux personnes désirant retenir une place à bord de téléphoner ou de faire télégraphier par les agences à l'adresse suivante : « Administrateur Croisière Sporting-Club, Monte-Carlo. »

Une dernière fois, nous rappelons l'itinéraire : Monaco, Ajaccio, Tunis, Palerme (Taormina), Messine, Naples, Civita-Vecchia (Rome) et Monaco. Prix unique par place avec cabine sans lits superposés : 625 francs, ou 25 livres, ou 500 marks.

Nouvelles à la Main

— On parle de supprimer les mandats-poste.
— Pourquoi ?
— Peut-être parce qu'ils arrivaient quelquefois aux destinataires.

A la Chambre.
— C'est tout de même raide que M. Légitimus, actuellement condamné pour escroquerie et détournement de fonds publics, puisse voter l'impôt sur le revenu !
— Au contraire ! Cela l'y prépare admirablement !

— Il allègue d'ailleurs que les sommes détournées ont été employées par lui à l'achat d'instruments de musique.
— D'où le chantage !

L'impôt sur le revenu.
— Comment, mon cher député, pouvez-vous voter tant d'articles vexatoires, injustes, oppressifs ?
— Comment pourrais-je refuser de les voter ? Je n'y comprends rien moi !

Le Masque de Fer.

Isadora Duncan

Le grand statuaire Saint-Marceaux a bien voulu nous confier ce bel hommage qu'il adresse à l'exquise danseuse Isadora Duncan. Parmi tous ses triomphes, la charmante artiste n'aura pas reçu de témoignage plus précieux, elle dont l'art vient de la Grèce antique, mère de la Danse et de la Sculpture.

Par un caprice des dieux, elle naquit en Californie, pays d'aventure qui mit ainsi au jour un trésor plus précieux que le pur métal de ses placers. Dès qu'elle sut marcher, elle dansa naturellement, obéissant à la mesure éternelle du temps qu'elle sentait battre en elle. Sa danse est faite de l'éloquence des gestes cadencés et non de mouvements conventionnels auxquels la banalité enlève tout intérêt.

De bonne heure attirée vers la vieille Europe, où l'appelaient sans doute un atavisme mystérieux, elle fit en Grèce un long pèlerinage, dansa au théâtre de Bacchus, baisa passionnément la chaude poussière rose du sol de l'Attique, divin mélange, coloré par les cendres du Grand Pan unies à celles des nymphes rougissantes.

Pour la première fois cette année, Paris (où elle parut naguère sans éveiller la curiosité) s'abandonne complètement à l'art si personnel d'Isadora Duncan, à la fascination de son délire sacré, à l'attrait silencieux de ses pieds nus, faits pour courir dans la rosée au soleil levant. L'harmonie merveilleuse de ce

corps vibrant, la candeur de cette petite

l'élégante l'ont enfin conquis. Mais ce que je veux surtout dire ici, c'est le désir anxieux du cœur bondissant de la danseuse, désir dont elle n'a pu qu'ébaucher encore la réalisation, — et qui serait de réunir autour d'elle beaucoup de jeunes filles qu'elle instruirait à son école, offrant ainsi à la pauvre humanité un exemple de vie heureuse.

Par la seule vertu du rythme, par la communion intime avec la nature et par la non-résistance à ses lois, elle voudrait former des générations d'élèves, qui, devenues adultes, s'envoleraient une à une, semblables aux graines légères des plantes, pour aller au loin porter des germes d'art et de bonheur. Ces corps d'enfants seraient vêtus de fines et flottantes étoffes au doux contact; aucune chaussure barbare ne les isolerait des fluides nourriciers de la terre.

Pour former leurs âmes, la liberté et la vérité. Une seule règle : suivre joyeusement l'instinct sans jamais mentir. Ces enfants seraient élevés dans la beauté du geste, dans la bonté et la reconnaissance envers toutes les manifestations de la vie.

La création de ce nouvel Eden sur un coin du globe demanderait un vaste domaine sous un ciel éminent. Il faudrait encore une belle demeure, sorte de temple sur la hauteur, avec un horizon de sommets neigeux dominant le bleu des eaux.

Je doute que, malgré son courage, Isadora Duncan puisse réaliser ce songe un peu éffarant. Et pourtant qui sait si, lorsque, dans la furie de sa bacchanale, la mimique admirable de son art atteint sa manifestation suprême, alors que la salle entière frémit d'enthousiasme, qui sait si, parmi toutes ces mains reconnaissantes, celles d'un Roi poète (il s'en est déjà trouvé), ou bien celles d'un Roi de l'or, ne se tendront pas un jour vers elle pour l'aider à réaliser ce conte de *Mille et une Nuits*.

Certes il est très bien d'élever des abris à la science, des bibliothèques et des musées, derniers refuges de nos pensées et de nos travaux; mais quelle gloire inédite nimerait le front de celui auquel on devrait cet essai de Paradis retrouvé, d'où, semblables au chant de l'aloette invisible dans l'azur, des cris de joie descendraient jusqu'à nous !

Pourquoi les rayons émanés d'un tel foyer de beauté ne dissiperait-ils pas un peu des tristes laideurs qui nous entourent et contre lesquelles le verbe paraît sans action ? Pourquoi ces pieds rapides, venus d'au delà des mers, bercés sur les flots chantants dont ils ont gardé la mesure, ne nous guideraient-ils pas sur des chemins radieux ? Mais déjà nous devons à miss Duncan les plus émouvantes joies, car lorsqu'elle accourt sur la scène dont les grises tentures ne précèdent ni lieux ni époques, on croirait la voir venir du lointain des siècles passés, pour nous donner en quelques courts instants la prodigieuse impression d'avoir vécu des temps infinis.

Vous mériteriez plus que toute autre, Isadora, que dans l'avenir, sur la stèle de votre tombeau, soit gravée la touchante inscription funéraire de la jeune danseuse antique : « Elle dansa et plut », puisque nulle ne mérite mieux qu'elle d'être au présent : « Elle danse et plaît. »

Saint-Marceaux, sculpteur.

Les tremblements de terre

En Hongrie, en Bulgarie, en Turquie d'Asie

MORTS ET BLESSÉS

Les mouvements sismiques signalés depuis quelques jours semblent ne pas avoir été localisés dans la région de Messine et Reggio.

Avant-hier, des tremblements de terre ont semé la panique et causé d'assez graves dégâts dans la péninsule balkanique et en Asie Mineure.

En Bulgarie, principalement dans la Roumélie orientale, des secousses assez violentes ont été ressenties vers deux heures et demie du matin, se renouvelant avec plus de force et dans un plus grand rayon entre onze heures trente-quatre et onze heures quarante-deux du matin. A Yamboli, centre situé entre Timova et Burgos, des cheminées, des toits se sont écroulés et quelques maisons ont été lézardées. La population s'est enfuie en plein air, et le personnel de la gare a cherché refuge dans les wagons.

Même panique et même dégâts, à Kermanli et dans le village de Hadji-Dimitrovo, où douze maisonnettes ont été réduites en ruines.

A Slivno, au nord de Yamboli, les cloches des églises se sont mises à sonner, les pendules se sont arrêtées et les murs de plusieurs maisons ont été fortement endommagés.

a causé samedi la chute d'un certain nombre d'établissements publics et de maisons particulières. Il y aurait, paraît-il, une trentaine de morts et de blessés. Les secourus se sont étendus jusqu'à Koythissar (village de Kastamouni), c'est-à-dire jusque près de la mer Noire.

Dans cette dernière ville de nombreux habitants campent en plein air, les autorités leur ayant fait distribuer des tentes.

Enfin, un télégramme de Lisbonne annonce qu'une légère secousse a été ressentie près de Porto, à Penafil, et dans les environs.

A. N.

Le Monde & la Ville

SALONS

— La comtesse Roger de Prez continue la série de ses réceptions intimes. C'est après Pâques qu'elle commencera ses grandes réceptions.

Avant-hier très joli dîner de dix-sept couverts dans ses salons de l'avenue de Friedland. Parmi les convives :

Comte et comtesse de Montlaur, vicomte et vicomtesse de Bellaigne, de Baghass, comte et comtesse de Lapeyrouse, M. de Ressaiguer, comte de Brez, douairière, M. et Mme L. Bourgeois, etc.

— Musique et comédie le samedi 27 février et le mercredi 10 mars, à quatre heures précises, chez Mme Kirévsky, dans ses salons de l'avenue Marceau.

— Mme Oudard avait réuni avant-hier les amis de ses enfants dans les salons du Washington-Palace pour assister à une revue de M. Lemerrier, jouée avec beaucoup d'esprit et de verve par M. Paumier, de l'Odéon. On se sépara après un tour de boston.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Le Président de la République et Mme Fallières, accompagnés de M. Ramondou, visiteront demain l'exposition des aquarelles.

— Au gala de l'« Ouvrier familial », qui aura lieu aujourd'hui, à trois heures, au théâtre Femina, M. Léo Claretie fera une conférence sur « le Travail et la Charité ».

MARIAGES

— On annonce les fiançailles : — Du baron Daniel Portalis, fils du vicomte Portalis, ancien officier supérieur de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, et de la comtesse née de Boncheste, avec Mlle de La Rochebrochard, ancien officier de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, et de la vicomtesse née de Sachy de Fourny. — Du baron Amédée de Bray, avec Mlle Elisabeth de Plinval-Salgues, fille du comte de Plinval-Salgues et de la comtesse née de Lambel. — De M. Pierre de Montal, lieutenant au 2^e hussards, fils de M. et Mme de Montal née de Lappé, avec Mlle Sabine de La Faille de Leverghem, fille de M. et Mme de La Faille de Leverghem née Martineau des Chesnes.

DEUIL

— Le général de division Carrette, grand-officier de la Légion d'honneur, est décédé à Alger, où il s'était retiré après son passage dans la réserve.

Né le 1^{er} janvier 1839, il entra à l'Ecole polytechnique le 1^{er} octobre 1857 et en sortit dans le génie.

Captaine du 26 décembre 1864, il fut promu général de brigade en 1894 et fut nommé divisionnaire en 1899. Il fut en dernier lieu président du comité technique du génie.

— Le contre-amiral Viville, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Toulon, à l'âge de soixante-dix-huit ans, chez son gendre M. Charles Serres, ingénieur des Forges et chantiers de la Seine.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mme Soulange-Bodin, mère de M. André Soulange-Bodin, ministre plénipotentiaire, président de la commission du Danube, chevalier de la Légion d'honneur, et de M. l'abbé Soulange-Bodin, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame de Plaisance.

Les obsèques seront célébrées à Arcangues (Basses-Pyrénées).

— Les obsèques de M. Boris de Stieglitz, conseiller d'Etat actuel de Russie, officier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile avenue des Champs-Élysées, 123, auront lieu demain jeudi 18 courant, à dix heures trois quarts précises, en l'église russe, 12, rue Daru, où l'on se réunira.

— La famille prie ses amis qui n'auraient pas reçu de lettre d'invitation de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

— M. Paul Mariéton, le poète et félibre bien connu, vient d'être frappé dans ses plus chères affections par la mort de sa chère mère, Mme Vincent Mariéton, décédée à Nice à l'âge de soixante-sept ans.

— Nous apprenons la mort : — De Mme veuve Jules Lavelle, née Havas, décédée à La Chapelle-aux-Moines (Orne), à l'âge de cent cinq ans. Elle laisse deux filles âgées l'une de soixante-dix-sept, l'autre de soixante-huit ans. — De M. Victor Daix, ancien maire de Neuilly-sur-Seine, décédé subitement dans cette ville, à l'âge de soixante-seize ans. Il était le beau-père de M. Jacques Dulud, l'avoué bien connu au Tribunal de la Seine. — Du comte de Dion, président de la Société archéologique de Rambouillet, décédé à Montfort-l'Amaury. — De M. Amélie, publiciste, doyen des journalistes algériens et le fondateur de la première feuille périodique publiée dans la colonie en 1845, décédé à Alger à l'âge de quatre-vingt-deux ans. — De M. Hareux, peintre paysagiste, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, chevalier de la Légion d'honneur, décédé hier à Grenoble à l'âge de soixante et un ans.

Ferrari.

Le marquis de Noailles

Le marquis Emmanuel-Henri-Victorien de Noailles est mort hier matin, à Paris, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il était né au château de Maintenon et avait consacré la première partie de sa vie à des travaux d'histoire et d'érudition, dont la Pologne, principalement, lui fournissait le sujet.

En 1870 — il avait alors quarante ans — la politique l'avait tenté. L'expérience ne lui réussit point. Candidat dans les Basses-Pyrénées, lors d'une élection complémentaire, au lendemain de la réunion de l'Assemblée de Bordeaux, le marquis de Noailles échouait, au bénéfice de M. Chesnelong, sur un programme qui faisait honneur à sa loyauté : il y conseillait aux électeurs l'acceptation de la République, — le respect du nouvel ordre de choses établi.

Si cette déclaration désintéressée n'avait servi le marquis de Noailles auprès des électeurs des Basses-Pyrénées, elle le signala du moins à l'attention de M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, qui le nomma, quatre mois plus tard, ministre plénipotentiaire à Washington.

La vraie carrière du marquis de Noailles commençait. Après dix-huit mois de séjour en Amérique, il était en-

voqué à Rome. La légation de France était peu de temps après transformée en ambassade, et ce fut le marquis de Noailles qui eut l'honneur d'installer cette ambassade au palais Farnèse.

Le décor était charmant et somptueux. Nul ne convenait mieux à la distinction, à l'élégance généreuse du nouvel hôte qui allait nous représenter là-bas. Le palais Farnèse fut bientôt le rendez-vous favori de la plus haute société romaine, et l'on y a conservé le souvenir des neuf années que le marquis de Noailles y passa.

En 1882, le distingué diplomate était envoyé à Constantinople. Il y restait quatre ans et demandait, en 1886, sa mise en disponibilité, pour rentrer dans la vie privée.

Dix ans plus tard, M. Hanotaux l'en faisait sortir.

M. Hanotaux avait été, à Constantinople, conseiller d'ambassade sous les ordres du marquis de Noailles. Devenu ministre des affaires étrangères et mieux averti que tout autre des services que pouvait rendre au pays son ancien chef, en un poste où, à beaucoup d'expérience et de savoir devaient s'ajouter les plus fortes et les plus séduisantes qualités personnelles, M. Hanotaux rappela, en 1896, le marquis de Noailles à l'activité, et il l'envoya à Berlin.

On sait de quelles sympathies, de quels respects le vieux gentilhomme y fut entouré, jusqu'au moment où — en 1902 — il prit, à l'âge de soixante-deux ans, sa retraite. Depuis ce temps, il vivait très retiré, en son appartement de la rue de Saïgon.

Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

G. D.

A l'Etranger

DERNIÈRES NOUVELLES

Le ministère turc

Constantinople, 16 février.

Le grand vizir Hilmi-pacha a reçu hier les membres du corps diplomatique, auxquels il a affirmé l'espoir d'une solution prochaine des questions internationales pendantes ; il a déclaré, en outre, que l'œuvre des réformes intérieures serait continuée et que la politique étrangère actuelle de la Turquie ne serait pas modifiée.

Gabriel-effendi, ministre des travaux publics, fait l'intérieur des affaires étrangères en attendant l'arrivée de Londres de Rifat-pacha.

Ce dernier n'a pas encore fait savoir s'il acceptait sa nomination.

La démission du ministre des finances, Zia-pacha, est définitive, ainsi que celle de Zia-bey, ministre intérimaire des fondations pieuses.

Le grand vizir offrira le portefeuille des finances à Rifat-bey, chef du service des recettes à ce ministère.

D'après le *Choura-I-Oummet*, le déficit budgétaire s'élève à cinq millions de livres environ.

Le conseiller financier français, M. Laurent, a remis au grand vizir un mémoire dans lequel il réclame la réduction des dépenses.

Le Conseil des ministres tenu aujourd'hui a arrêté les termes du programme qu'Hilmi-pacha soumettra demain à la Chambre en posant la question de confiance.

La crise orientale

Constantinople, 16 février.

Le protocole austro-turc est revenu de Vienne. Il a été communiqué à la Porte aujourd'hui. Le conseil des ministres l'a examiné. On croit savoir que l'Autriche n'a pas accepté la rédaction de l'article relatif au système douanier de la Turquie.

Berlin, 16 février.

On télégraphie de Belgrade au *Berliner Lokal Anzeiger* que la Skoupchtina a voté un crédit militaire de onze millions et qu'on espère que le ministre de la guerre retirera sa démission. — *BOENFON.*

L'Allemagne et l'Angleterre

Berlin, 16 février.

On affirme de nouveau, dans les milieux officiels, qu'il n'a été question ni du chemin de fer de Bagdad, ni du golfe Persique, au cours des entretiens diplomatiques qui ont eu lieu pendant la visite du roi d'Angleterre, et qu'aucun accord colonial n'a été conclu entre les deux pays.

Toutefois, on confirme que l'on a demandé au roi d'Espagne d'être arbitre dans la question de délimitation de la frontière de l'Afrique allemande du Sud-Ouest et du territoire anglais de Walvis-Bay. Alphonse XIII n'a pas encore répondu officiellement, mais on ne doute pas de son acceptation.

Au Maroc

Berlin, 16 février.

On confirme dans les milieux officiels allemands qu'une négociation n'a été engagée entre l'Allemagne et l'Espagne au sujet de la conclusion d'une convention analogue au récent accord franco-allemand relatif au Maroc.

Une note d'allure officieuse du *Lokal-Anzeiger* confirme que le Livre blanc sur le Maroc ne sera pas publié.

Tanger, 16 février.

Des nouvelles de Fez, en date du 10, disent que les renseignements sur la marche du Rghit sont assez contradictoires, mais laissent généralement indifférents aussi bien le Maghzen que les habitants.

La mission militaire française, dirigée par le capitaine Mangin, poursuit l'instruction des mahallas campées aux environs de la ville.

Les officiers ont obtenu, chose sans précédent, de s'occuper de l'administration des troupes, de pénétrer dans les magasins impériaux pour vérifier l'habillement, l'armement, la nourriture et le paye des soldats. Les uniformes sont à peu près semblables et neufs.

Le capitaine Mangin a installé avec un grand succès des cantines militaires qui fournissent à la troupe du pain, de la viande, du couscous, de l'huile et toutes les denrées nécessaires.

Les soldats sont très sensibles à cette innovation ainsi qu'à la paye régulière.

Leurs conversations reflètent une grande reconnaissance envers le Maghzen dont l'esprit d'initiative a su appeler des instructeurs capables.

Monday-Hafid a d'ailleurs pleine confiance dans la mission française. Le Sultan aime à rappeler qu'il connaît l'histoire de Napoléon I^{er}, ses vertus militaires, leçons qu'il n'a pas manqué de laisser aux officiers français.

Les instructeurs ont formé des écoles d'instruction pour la cavalerie et l'artillerie en vue de la formation de cadres marocains capables.

De nombreux gradés se sont inscrits. Ils suivent les cours.

Quant aux troupes, elles font des progrès dans la connaissance de l'école du soldat. On remarque même un certain ensemble dans les mouvements.

Le camp situé près de Bag-Segma est très animé.

Il présente un ordre et une propreté satisfaisants.

Des troupes nouvelles sont attendues venant de Marrakech, par Safi et Larache.

Le général d'Amade, continuant sa tournée, est arrivé à Bouznika. Il doit être de retour à Casablanca le 19.

Deux sauveteurs de Messine

Rome, 16 février.

Un journal socialiste de Caltagirone fait un chaleureux éloge de la conduite des PP. Durand et Tardieu, lazaristes français, professeurs au séminaire de cette ville, au cours des travaux de sauvetage de Messine.

Il raconte que ces deux prêtres ont réussi, au prix de leur vie, à sauver trente-cinq personnes, travaillant sans relâche pendant quatre jours, portant les morts sur leurs épaules, recueillant les enfants, donnant à boire et à manger aux blessés et donnant l'absolution aux mourants.

Les ébéniers de Berlin

Berlin, 16 février.

La série continue. Le bilan de la matinée, sept attentats, porte à vingt-cinq le nombre des crimes des ébéniers ; voici ceux sur lesquels on a quelques renseignements :

Quai Hohenzollern, une servante a reçu un coup de couteau sur le palier d'un escalier. Blessures légères.

Dans le faubourg de Rixdorf, une jeune fille de dix-huit ans a reçu un coup de couteau dans la région du cou.

A Lichtenberg, une couturière de vingt ans a été attaquée dans son escalier et a reçu un coup de couteau à la cuisse droite. On l'a retrouvée sans connaissance.

Comme toujours, les auteurs de ces attentats sont restés introuvables.

La police est sur les dents ; elle fait appel aux employés des tramways et des omnibus, aux cochers, à tous ceux que leurs fonctions appellent dans la rue, et les invite à l'aider à trouver les criminels.

Dans le public, l'émotion va grandissant ; on se demande ce que signifie cette explosion de folie criminelle et si l'on peut attribuer ces attentats à des fous ou à de jeunes apaches encouragés par l'impunité de la police.

Les journaux consacrent plusieurs colonnes tant à la description des agressions elles-mêmes qu'à une analyse médico-psychologique sur la contagion malfaisante de ces attentats. Les particuliers et les autorités prennent les mesures qui leur semblent les plus efficaces. Les propriétaires syndiqués des maisons de Berlin ont, conformément à une proposition de la préfecture de police, décidé d'exercer autour de leurs maisons une surveillance active, afin d'empêcher les attentats ou tout au moins de se saisir de leurs auteurs.

COURTES DÉPÊCHES

— Le roi Édouard, d'après les dispositions actuelles, doit s'embarquer à Douvres le 4 mars, se rendant à Paris, d'où il se dirigera vers la Riviera.

— Le roi Ferdinand de Bulgarie est arrivé hier matin à Cobourg et a assisté au service funèbre célébré à l'occasion de la mort de sa mère, la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg et Gotha. Il est reparti dès hier soir pour Sofia.

— L'A. B. C., de Madrid, se dit autorisé à déclarer que le voyage du roi d'Espagne à Villavieja n'aurait aucun rapport avec de prétendus projets de mariage du roi Manuel II.

— Le Pape a nommé évêque assistant au trône pontifical Mgr Paul Henry, originaire du diocèse de Grenoble.

— La Chambre des représentants des Etats-Unis a voté une loi prescrivant l'installation de la télégraphie sans fil sur tous les paquebots.

— Le croiseur italien *Vittor-Pisani*, qui était sorti pour essayer ses machines, a échoué en rentrant dans le port de Tarente.

Figaro à Londres

OUVERTURE DU PARLEMENT

DISCOURS DU TRÔNE

Londres, 16 février.

L'ouverture du Parlement a eu lieu aujourd'hui, suivant le cérémonial habituel, par le Roi, qui a donné lecture du discours du trône.

Le Roi portait une robe noire ornée de jais qui faisait contraste avec sa longue traîne de gaze qui drapait d'éclat les marches du trône. Deux énormes solitaires, suspendus par une chaînette, scintillaient et jetaient mille feux sur le devant de son corsage ; autour de son cou, étaient enroulés des rangs et des rangs de diamants ; enfin une petite couronne de diamants surmontait sa chevelure.

Le Roi avait revêtu l'uniforme de maréchal.

La princesse de Galles avait une robe empire vert pâle, ornée de fleurs d'or brodées et portait une superbe rivière de diamants.

Le corps diplomatique était au complet.

Le discours du trône dont la première partie est consacrée, suivant l'usage, aux questions de politique extérieure, débute ainsi :

Milords et Messieurs,

J'ai été très ému et très satisfait de la chaleur de l'accueil qui nous a été fait, à la Reine et à moi-même, au cours de notre visite à l'Empereur d'Allemagne et à l'Impératrice, par toutes les classes de la société.

Nous avons eu le plus grand plaisir à revoir Les Majestés et je crois fermement que l'impression de cordiale bienvenue dont nous avons été l'objet aura été fort utile à l'entente et à l'amitié entre les deux pays, sentiments qui sont indispensables à leur vie commune et au maintien de la paix.

Mes rapports avec les puissances étrangères continuent à être amicaux.

Sur les affaires de Perse, le discours du Roi s'exprime ainsi :

La situation en Perse continue à causer de l'anxiété.

Mon gouvernement n'a pas le désir de se départir du principe de la non-intervention dans les affaires intérieures de ce pays. En même temps, il pense que l'état de choses existant en Perse exige l'adoption de certaines mesures satisfaisant sous une forme pratique, afin d'assurer la réalisation des réformes indispensables dans le domaine économique, financier et administratif et d'assurer la pacification du pays.

Les troubles actuels naissent en danger de nombreux intérêts commerciaux et économiques que la Grande-Bretagne et la Russie ont en Perse, les deux gouvernements se livrent en ce moment à un échange de vues sur ce sujet.

Presque rien sur la crise orientale :

Je suis heureux de penser que les chances d'une solution des difficultés qui ont surgi dans les Balkans se sont améliorées. J'espère fermement que l'on arrivera à un arrangement qui sera satisfaisant pour tous les Etats intéressés.

Passant aux questions intérieures, le discours signale d'abord la situation financière :

En raison de diverses causes parmi lesquelles figure le nouveau fonds constitué l'année dernière pour les retraites de vieillesse et une augmentation devenue nécessaire dans le budget de la marine, les dépenses de cette année ont été considérablement dépassées de l'année fiscale précédente. Dans ces circonstances, les crédits nécessaires pour les services de l'Etat dans l'année qui va suivre demanderont un examen très approfondi, de sorte qu'un temps plus court qu'à l'ordinaire vous sera, je le crains, dévolu pour l'examen d'autres mesures législatives.

Puis, pour conclure, le programme législatif de la session, dans lequel les questions sociales tiennent une large place :

Les bills traitant de la question agraire en Irlande et des plans de régularisation et de construction de maisons dans les villes, bills auxquels vous avez consacré une partie de votre temps et de vos travaux dans la dernière session, vous seront de nouveau soumis.

Un bill vous sera présenté pour la sépara-

tion de l'Eglise et de l'Etat dans le pays de Galles.

Je suis maintenant en possession du rapport de la commission qui l'institua, il y a plus de trois ans, pour faire une enquête sur l'application de la loi relative aux mesures à prendre pour soulager la misère provenant du chômage involontaire.

Les recommandations de la commission font en ce moment l'objet de l'examen le plus sérieux de la part de mon gouvernement.

Or vous proposerez une loi visant à une meilleure organisation du marché du travail grâce à un système de Bourses du travail coordonnées ; à des projets, en vue de remédier au chômage, pourrions-nous pas, dans les années à venir, pour un projet de loi vous sera présenté en vue de constituer des chambres industrielles dans certaines branches où prédominent les inconvénients de l'exploitation des ouvriers. Vous savez d'un projet tendant à modifier la loi concernant les élections parlementaires et l'inscription électorale à Londres.

Des propositions se rattachant aux dispositions financières de l'année vous seront présentées en vue de modifier l'ancienne loi relative aux retraites pour la vieillesse, sur certains points où l'on a constaté dans la pratique des inégalités de traitement.

Un projet de loi, interdisant le débarquement et la vente dans le Royaume-Uni du poisson pris dans des régions prohibées de la mer avoisinant l'Ecosse, vous sera aussi soumis.

Vous serez en outre saisis de projets tendant à modifier la loi concernant l'ivresse, les approvisionnements de lait et les heures de travail dans les boutiques.

Et enfin, l'invocation habituelle pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux parlementaires.

Les membres de la Chambre des communes sont ensuite retournés dans la salle de leurs séances et ont immédiatement commencé la discussion de l'adresse en réponse au discours du trône, tandis que les Lords s'attelaient à la même besogne.

Aux Communes, M. Asquith a commenté le discours du Trône, et aux Lords, lord Crewe, qui est intervenu dans la discussion, a dit qu'il peut attester pour avoir été le témoin, l'extrême cordialité de la réception faite à Berlin aux souverains anglais de la part de tous du plus grand au plus humble, sans distinction de classe ou de profession.

Il admet que les visites de ce genre ne suffisent pas pour le règlement de questions internationales irritantes, ni pour la disparition d'animosités internationales bien enracinées ; mais dans le cas de l'Angleterre et de l'Allemagne, où il n'y a pas de questions en suspens en jeu et pas de motifs d'animosité, la visite en question ne peut avoir qu'un excellent effet.

Les deux gouvernements désirent, ajoute-t-il, que les deux nations, sans compromettre leurs alliances ou leurs ententes, conservent à l'égard l'une de l'autre une attitude amicale et saisissent toutes les occasions de coopérer de façon harmonieuse non seulement au maintien de la paix mondiale, mais au développement des nombreux intérêts de chacune d'elles, qui ne se trouvent pas en conflit avec ceux de l'autre.

LES SUFFRAGETTES

Londres, 16 février.

Les suffragettes ont fait comme les parlementaires leur rentrée aujourd'hui et elles ont eu l'idée originale d'employer dans l'intérieur de leur cause les progrès de l'automobile ; elles ont commencé leur campagne de propagande en dirigeable. Comment feraient les pauvres députés pour se protéger contre cette invasion d'un nouveau genre ?

Déjà on avait bien de la peine à écarter les suffragettes qui, montées sur des barriques, essayaient de prendre d'assaut la terrasse célèbre où les membres du Parlement se livrent, quand il fait beau, aux joies du five o'clock tea en plein air ; désormais ces dames descendront du ciel sur la terrasse ou y laisseront tomber ce qu'elles leur semblera : petits drapeaux de propagande, littérature coupée vantant l'âge d'or d'un féminisme, etc.

Miss Muriel Matters, de la « Women's Freedom League », a fait cet après-midi une assemblée, au cours de laquelle elle a déclaré qu'elle appartenait à M. Spencer.

L'aérostat devait passer au-dessus du cortège royal qui se rendait à Westminster ; malheureusement, on peut-être heureusement, quelques petits accidents survenus à la machine au départ et en cours de route empêchèrent la réalisation de ce programme hardi, et le ballon dut atterrir dans l'après-midi, près de Croydon.

A quand la création des brigades mobiles en dirigeable pour la chasse aérienne aux suffragettes ?

CATASTROPHE MINIERE

Londres, 16 février.

Une terrible explosion s'est produite aujourd'hui dans les charbonnages de West Stanley, près de Durham. Environ 200 mineurs, qui travaillaient au moment de la catastrophe, sont ensevelis.

L'explosion a causé à l'entrée du puits des dégâts assez importants pour entraver sérieusement l'œuvre de sauvetage.

On craint qu'il n'y ait de nombreux morts.

— J. COUDRIER.

Figaro en Belgique

LE DRAME DE GAND

Gand, 16 février.

Je vous ai signalé hier l'étonnante arrestation, à Gand, d'un Russe, qui blessa grièvement à coups de revolver le commissaire de police et l'un des agents chargés de l'appréhender. Les deux victimes ont succombé aujourd'hui.

Quant à l'arresté, c'est un repris de justice dangereux. Arrêté en Allemagne sous le nom de Miguel Shernow dont il possédait les papiers, il se fit successivement appeler Socloof à Ixelles et Hartenstein à Bruxelles. A ce dernier domicile, il se donna ensuite comme Vladimir Seliger, sous prétexte que son cousin germain, ainsi qu'il le déclara à la localité principale, avait des ennemis à Gand, et qu'il voulait éviter d'être pris par lui. C'est d'ailleurs sous ce nom qu'il s'est fait inscrire à l'hôtel de ville de Gand. Aujourd'hui, quand on lui a appris qu'on avait retrouvé le vrai Vladimir Seliger à Paris, il a prétendu que ce dernier avait dû lui voler ses papiers.

Au cours des perquisitions faites dans sa chambre, on a trouvé de nombreux journaux et ouvrages anarchistes, mais aussi plusieurs traités pour la fabrication des bombes.

La police a arrêté ce matin, d'abord, un Gantois nommé Henri Lecort, connu pour ses opinions anarchistes, et un autre individu de nationalité belge, Maurice Heymans.

On croit que le prétendu Seliger serait l'un des individus qui déposèrent récemment une bombe dans un faubourg de Bruxelles.

NORT D'UN ANCIEN SÉNATEUR

Le comte Charles van der Burgh, ancien sénateur indépendant, est mort hier. — G. H.

Amérique latine

INCENDIE D'UN THEATRE

PLUS DE DEUX CENTS VICTIMES

Mexico, 16 février.

Le théâtre d'Acapulco a été entièrement brûlé par un incendie provoqué par un cinématographe qui a mis le feu aux décorations.

Le feu a éclaté pendant une représentation de gala donnée en l'honneur de M. Dumian Flores, gouverneur de l'Etat de Guerrero, et à laquelle assistaient près de mille spectateurs.

Le théâtre, construit en bois, a été entièrement détruit. L'assistance terrifiée se précipita vers les issues qui, trop étroites, furent vite encombrées, et la chaleur était telle que malheureux enfermés dans la salle, où ils furent asphyxiés ou atrocement brûlés.

La plupart des victimes, dont le nombre est évalué à plus de 200, appartenaient à des familles anciennes et riches dont plusieurs sont anéanties.

Il est impossible de reconnaître les cadavres que le feu a complètement défigurés.

L'incendie s'est communiqué aux bureaux des postes, des télégraphes et des douanes d'Acapulco, mais les archives du gouvernement et les lettres recommandées ont pu être sauvées.

AU BRESIL

Chemins de fer. — Aujourd'hui a été publié le rapport sur le trafic de la ligne ferrée de Paraná, Paranaíba à Curitiba, affirmée depuis le 13 décembre 1907. Les résultats du second semestre 1908, d'après ce compte rendu, s'établissent comme suit : Recettes, 3,785,085 francs ; dépenses, 1,202,383 francs ; profit spécial, 2,616,163 francs.

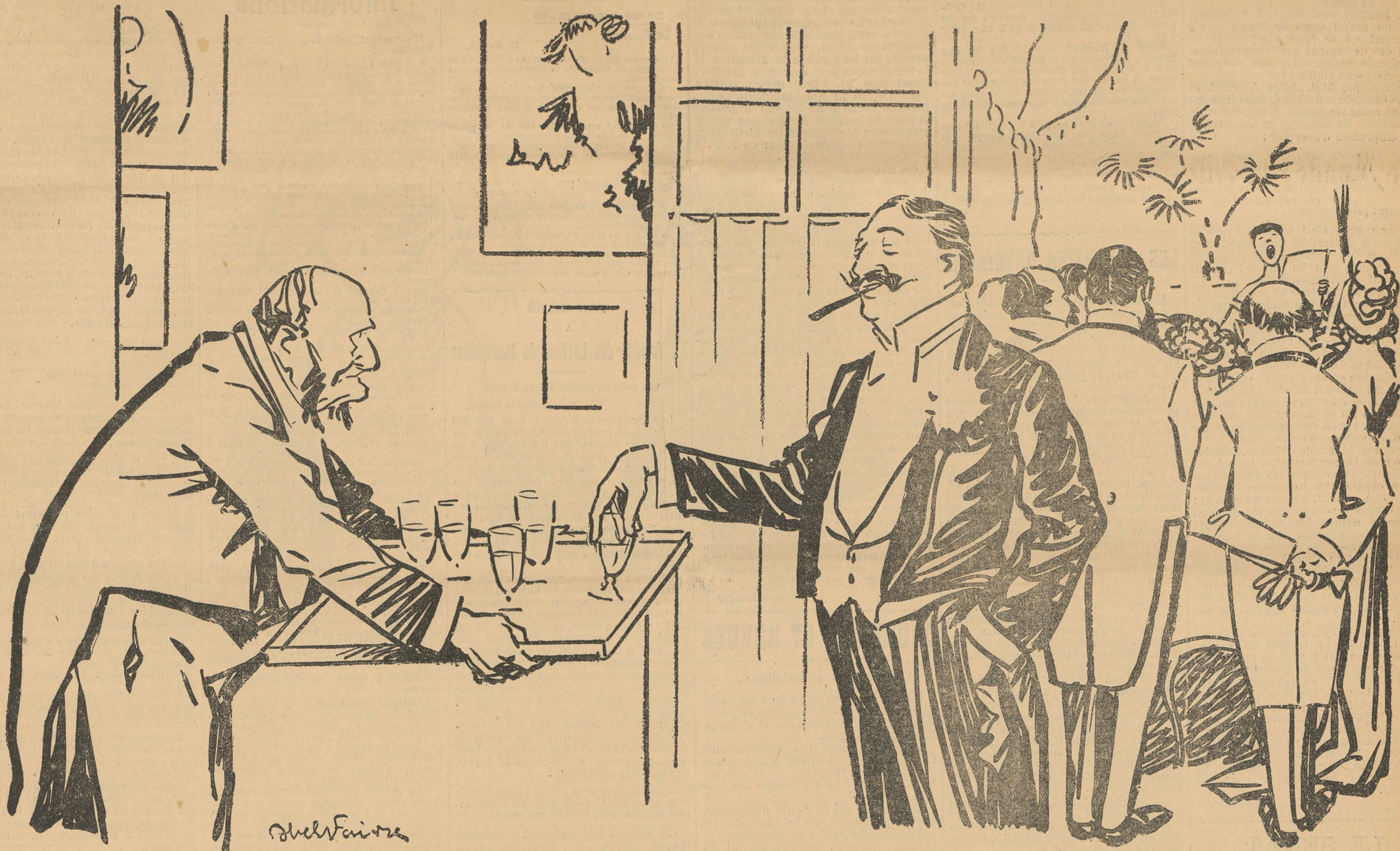
Le revenu brut, pour l'année entière, ressortit donc à 6,529,077 francs ; la contribution pour l'affranchissement, à 3,534,506 francs ; le profit spécial, à 2,616,163 francs. Soit, sur 1907, une augmentation de recettes de 36,585 francs de la contribution de l'affranchissement, pour 195,469 francs ; du profit spécial, pour 1,864 francs. En 1907, les recettes se sont chiffrées par 5,235,677 francs et les dépenses, par 2,745,493 francs.

Le Banco de la provincia de Buenos Aires. — Augmentation de son capital. — Le message du pouvoir exécutif. — Un honorable banquier de Paris nous demande si le projet augmentant de 66 millions de francs le capital du Banco de la Provincia de Buenos Aires est déjà venu en discussion aux Chambres législatives et quels en sont les termes.

A ce propos, nous recevons d'un de nos amis de l'Argentine un courrier contenant le texte du message du gouverneur, M. Trigo, relatif à cette question si importante pour la province de Buenos Aires. Ce message porte, au sujet du projet relatif, que celui-ci vient d'être soumis à un référendum ; l'augmentation du capital est une mesure déterminée par l'importance et la richesse de la zone où la banque développe ses opérations ; par cela même, elle doit chercher à obtenir et à maintenir le rang qui lui appartient à bon droit.

RÉCEPTIONS

Par Abel FAIVRE



— Est-ce que vous l'entendez chanter, vous, de l'office.
— Non, monsieur le Comte.
— ... Veinard !

plus pressé que de reprendre ses rêves ambitieux et d'intriguer contre son bienfaiteur.

Longtemps Dournovo ne voulut pas croire à tant de duplicité, mais il dut se rendre enfin à l'évidence et, à son tour, il chassa Lopoukhine qui, voyant alors qu'il n'y avait plus rien à espérer du gouvernement, se tourna vers les libéraux.

Espérant gagner la popularité nécessaire à ses nouvelles ambitions, il refusa, dans un beau geste magnanime la pension — de 500 roubles seulement — à laquelle il avait droit, puis il tenta, mais en vain, de se rapprocher des cadets dont la situation politique était à ce moment très forte. Ayant échoué dans ses démarches et le parti cadet ayant refusé de l'adopter, il alla, de sa propre initiative, se présenter en province aux élections, sous une étiquette libérale.

Les électeurs, toutefois, restèrent sourds à ses appels et Lopoukhine ne put réussir à entrer à la Douma. Les cadets n'avaient pas voulu de lui ; il s'adressa aux révolutionnaires qui, bien entendu, lui témoignèrent la méfiance que devait leur inspirer sa qualité d'ancien chef de la police.

Lopoukhine ne se rebuta pas, et avec un acharnement vraiment admirable, il continua à travailler dans l'ombre, échauffant les formidables intrigues qui devaient à la fois servir son ambition et le venger de ceux auxquels il avait voué une haine mortelle pour avoir eu le tort de lire dans les profondeurs de son âme ses ténébreux desseins.

Tel est l'homme qui vient soudain de remuer tant de boue et — sous prétexte que des lettres anonymes, que d'ailleurs il n'a pas produites, l'informaient que les révolutionnaires en voulaient à ses jours — de porter contre des agents de la police les scandaleuses accusations qui ont motivé son arrestation sous l'inculpation de crime de haute trahison.

La Douma — et ce sera son honneur — a résisté à la poussée fébrile de l'opinion. Du premier coup d'œil, elle a mesuré la gravité des révélations, mais aussi la perversité de l'accusateur, et, se rendant aux sages arguments des députés von Anrep et Lerkhé, elle a décidé de confier à une commission le soin d'éclaircir ce mystère.

Par ailleurs, le gouvernement veut une lumière complète, et je sais que le ministre de la justice a l'intention de donner aux débats qui s'ouvriront prochainement devant la Haute Cour une large publicité.

On saura donc tout ce que maintenant on a le droit, le besoin de savoir, car, comme le déclarait à un de mes collègues de la presse étrangère le distingué député d'Odessa, M. Pergamintine, chargé par les constitutionnels démocrates d'interpellier sur ce scandale, « si la personnalité de Lopoukhine est profondément antipathique et peu intéressante, il faut tirer au clair une fois pour toutes les procédés policiers en honneur du temps des Plehve et des Lipaguine ».

René Marchand.

nia a très mal compris notre article ; nous n'annonçons pas et nous ne pouvons pas annoncer une arrestation qui n'avait pas encore eu lieu, mais nous exposons les faits qui l'ont motivée. Les événements nous ont donné raison, et le *Novoye Vremia* peut constater que nos informations étaient exactes.

En ce qui concerne M. Ratchkowsky, il faut croire que l'organe de M. Louvorine s'est bien mal tenu au courant des articles parus antérieurement au nôtre dans la presse étrangère, car loin de nous reprocher d'avoir fait intervenir M. Ratchkowsky, auquel personne ne songeait encore, il aurait dû constater au contraire que nous avons été, en France, les derniers à parler de lui.

Ces deux rectifications faites, il est un point intéressant à noter : c'est, à huit jours d'intervalle, le brusque revirement du *Novoye Vremia*, qui, après avoir attaqué en termes véhéments Lopoukhine, se trouve aujourd'hui être, avec le *Graf-danin*, organe de l'extrême droite, son seul défenseur dans la presse russe. — R. M.

LA Déplorable histoire de Saïd-Ali SULTAN DE LA GRANDE COMORE

« J'appartiens à une race de guerriers fidèles à leurs amis, dans la bonne et la mauvaise fortune, et je suis d'une religion qui prescrit de respecter la parole donnée, et de secourir les alliés. »

« Maintenant, moi, Saïd-Ali, sultan de la Grande-Comore, par la volonté de mon peuple, par la grâce de Dieu et du Prophète, je ne suis plus rien ; ruiné, déchu, traité d'ex-sultan par ceux qui me doivent tout, ceux que j'ai fait ce qu'ils sont ; aujourd'hui, ils daignent m'accorder une pension de cent-cinquante francs par mois, que ma dignité refuse d'accepter. »

« Je suis réduit aujourd'hui à la plus grande misère, par le fait de ces gens. »

« Et cela, pour le seul crime d'avoir trop aimé la France, de lui avoir été trop dévoué, d'avoir eu une affection trop vive pour les Français, et d'avoir voulu les avoir auprès de moi, chez moi. »

« Ils m'ont rendu le mal pour le bien, au centuple ; ils ont martyrisé mon peuple et ont tout rejeté sur moi ; puis, ils ont cherché à me faire détester, haïr de lui, à me faire chasser ! »

« Ils ont changé les coutumes de mon pays, ils sont allés jusqu'à faire des lois qui ne sont ni françaises ni arabes. »

« Ils ont forcé les femmes à vendre les bijoux qu'elles portaient pour payer l'impôt personnel dont ils avaient accablé les malheureux. »

« Allah fortifie tout ce qui est dans l'innocence ! »

« Que sa bonté s'étende sur la France et sur le peuple français ! »

« SAÏD-ALI. »

Connaissiez-vous, dites-moi, plus tragique lamentation, plus noble plainte, plus belle résignation, plus large magnanimité ?

Voici un homme qui se plaint d'avoir été persécuté, spolié par la France, et

qui termine sa lettre douloureuse, par une invocation à Allah, pour que la bonté de celui-ci s'étende sur la France, et sur le peuple français !

C'est que l'auteur de cette lettre, Saïd-Ali, sultan de la Grande-Comore, est l'un des princes les plus nobles qui soient sur cette terre ; il descend, en droite ligne, de Mahomet le Prophète, et il a conservé intacts les traditions d'honneur de son illustre famille.

Son père, Saïd Omar, fut l'un des plus puissants soutiens de la politique française, dans l'Océan Indien ; nous lui devons Mayotte ; il a versé son sang dans les rangs de nos soldats ; quand on lui remit la croix de la Légion d'honneur, on fit tonner les canons de l'escadre, et l'on hissa sur Dzaoudzi les trois couleurs.

Quant au fils de Saïd Omar, dès qu'il monta, par droit d'héritage et aussi par droit de conquête, sur le trône de la Grande-Comore, il n'eut qu'une pensée, appeler auprès de lui les Français, que son père lui avait appris à aimer, placer son pays sous le protectorat de la France.

C'est qu'il connaissait les traditions d'honneur de notre pays ; comme tout musulman, il savait que la France ne donne pas en vain sa parole d'honneur, et l'histoire d'Abd-el-Kader, se confiant à la France, avec raison, était parvenue jusqu'à lui, — car en pays musulman tout se sait, les nouvelles parcourent le monde, comme si des ondes sonores d'une mystérieuse télégraphie sans fil les portaient de pays en pays... »

Saïd-Ali demanda donc au gouvernement français la protection de son pavillon.

C'est alors qu'un botaniste nommé Humblot, aborda à la Grande-Comore ; c'était un homme aventureux ; il capta la confiance du Sultan, lui déclara que le protectorat désiré, il allait l'obtenir ; et, en effet, M. Humblot, parti pour la France, et porta les lettres de Saïd-Ali au président Grévy et au président du Conseil, Jules Ferry.

Il y eut, certes, de longs pourparlers et des hésitations ; mais enfin, M. Humblot aboutit, car le président Grévy adressa à M. Gerville Réache, commandant de Mayotte, l'ordre de signer un traité de protectorat avec Saïd-Ali, et à Saïd-Ali, une lettre, qui lui annonçait l'arrivée de M. Gerville Réache.

M. Humblot rentra à la Grande-Comore, à défaut de paquebot régulier sur un vaisseau de guerre, le *Boursaint* ; il s'empressa d'apporter à Saïd-Ali, la nouvelle de l'acceptation du gouvernement français, et lui fit signer (5 novembre 1885) une convention — que le Sultan prit, dans son ignorance des lois — pour un traité de protectorat.

Par cette convention, Saïd-Ali donnait à M. Humblot, en toute propriété, toutes les terres qu'il voudrait mettre en culture, et le droit d'exploiter toutes les richesses naturelles de l'île ; il l'autorisait aussi à former une société d'exploitation de la Grande-Comore : en revanche, M. Humblot concédait à Saïd-Ali 100/0 sur les bénéfices réalisés par cette Société.

Le protectorat était amorcé par un article aux termes duquel Saïd-Ali s'engageait à ne donner son pays ou à ne le

mettre sous aucun autre protectorat que celui de la France.

Saïd-Ali, éclairé depuis, sur la valeur de ce traité, a écrit : « M. Humblot s'est joué à la fois de la France et de moi, pour son avantage particulier. »

Le fait est que deux mois après, quand M. Gerville-Réache arriva pour traiter des conditions du protectorat, il fut bien étonné ; il fit signer, cependant, à Saïd-Ali, un traité, qui réduisait à rien, au point de vue politique, le contrat Humblot, mais laissait à celui-ci, toute sa valeur commerciale.

Voici donc le protectorat français établi aux Comores ; on envoie là-bas un résident de France, M. Weber ; M. Humblot entre en lutte avec lui ; il réussit à le faire rappeler et se fait nommer résident de France.

« Cette fois, écrit Saïd-Ali, il jeta le masque ; résident de France, il était inattaquable, inviolable ? Tout lui était permis ; il disposait de nos biens et de nos vies. »

« Tout le trésor du sultanat, la justice, l'état civil, la police, l'armée, l'administration, tout, tout fut pris par lui, malgré les ordres les plus précis et les plus contraires envoyés par M. Gerville-Réache, gouverneur de Mayotte. »

« Ce n'était plus un protectorat, ce n'était plus une annexion, c'était le règne du bon plaisir, d'un Pharaon le plus avide, le plus cruel, le plus vil des hommes... L'ancien horribiste se voyait maître et roi d'une île des tropiques... Il fallait vite profiter de ce rêve irréalisable, enfin réalisé. Il m'avait tout pris, à moi, particulièrement ; il s'empara de ce qui restait à prendre aux autres : terres, esclaves, bestiaux, bijoux, femmes, enfants, tout fut la propriété du résident de France ; il avait juré de respecter les mœurs du pays, il ne s'y conforma qu'en un point : il prit un sérail à l'orientale... »

Il arriva ce qui devait arriver : un Comorien essaya de tuer M. Humblot. Charles Davenant.

(A suivre.)

LES COLONIES

Un cyclone en Nouvelle-Calédonie

Le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie vient de câbler au ministre des colonies :

« Un violent ouragan a sévi pendant trois jours sur la colonie. »

« L'inondation générale est très forte et les renseignements recueillis font craindre de grandes pertes sur les récoltes de café. Le voilier *Juliette*, avec un chargement à destination de Thio, est coulé ; un autre est échoué à Poro ; de nombreuses embarcations sont perdues. Cependant aucune mort n'a été signalée jusqu'à présent. Les communications télégraphiques qui avaient été interrompues sont partiellement rétablies. »

AFFAIRES MILITAIRES

Etat-major de l'armée. — Le général de brigade Akermann, membre du Comité technique de la gendarmerie, est placé, à dater du 17 février 1909, dans la 2^e section (réserve) du cadre de l'état-major général de l'armée.

Un journaliste de Lilliput

Le temps est passé où les petits garçons jouaient au cerf-volant. Les petits garçons ne jouent plus au cerf-volant. Ils font du cerf-volant, comme on fait de l'aviation, de l'escrime ou de la natation. C'est de la même manière qu'on ne se promène plus, mais qu'on fait du footing.

Ah, puisque le cerf-volant n'est plus un jeu, mais un sport grave où l'on bat des records, un sport difficile où l'on établit des performances, vous pensez bien qu'il était nécessaire de fonder l'organe officiel du cerf-volant. C'est chose faite. La France est dotée d'un nouvel organe, qui s'intitule l'*Echo du cerf-volant*, et qu'on peut acheter, chaque mois, pour dix centimes.

J'ai rencontré hier le rédacteur en chef. Il est enchanté. Son journal, au quatrième numéro, tire à deux cents exemplaires et compte quatre-vingts abonnés. Vous me direz que les journaux actuels, à ce train-là, ne feraient pas leurs frais. L'*Echo du cerf-volant* fait ses frais. Bien mieux, il donne des bénéfices. C'est ce qui vous explique que le rédacteur en chef est enchanté. Cela d'abord, et puis ceci : que le rédacteur en chef a quinze ans.

C'est un mince garçonnet aux cheveux désordonnés. Il s'appelle Georges Rouard. Il m'a dit :

« Ne croyez pas que mes lecteurs soient des enfants. Ce sont de grandes personnes. M. Delagrave, le célèbre éditeur, figure parmi mes abonnés. Il m'a écrit une lettre charmante. Voulez-vous la voir ? »

Je vois la lettre de M. Delagrave. Elle est flatteuse et encourageante :

« Je vous fais tous mes compliments, tant pour la façon fort intelligente avec laquelle votre journal est rédigé que pour l'idée poursuivie. Hardi ! Courage ! Vous irez loin et vous réussirez ! »

Georges Rouard remet avec soin cette lettre dans son enveloppe, et il dit sur un petit ton doctoral :

« Pourquoi n'aurait-il pas des concours de cerf-volant comme il y a des concours de football ? Il faut répandre ce sport qui peut rendre à la science les plus grands services ! Et je demande avec intérêt :

« Comment le cerf-volant peut-il rendre à la science les plus grands services ? »

« On peut, déclare péremptoirement Georges Rouard, l'utiliser comme porte-antenne d'un télégraphe sans fil. On peut lui confier des appareils photographiques ou enregistreurs. Réfléchissez que le ballon captif, si le vent le secoue, est inutilisable. Le cerf-volant, au contraire, a le vent pour auxiliaire. Il paraît d'ailleurs que le cerf-volant est susceptible d'améliorations nombreuses. Georges Rouard a construit un nouveau cerf-volant, d'après les dernières données de la science. Il s'appelle l'*Aiglon*. Il se compose de deux toiles cousues l'une à l'autre et dont la première « affecte la forme d'un hexagone irrégulier » et la seconde « la forme d'une queue d'oiseau ». L'inventeur l'a essayé avec succès au polygone de Vincennes, car on n'a pas voulu l'autoriser à faire ses expériences aux Tuileries. L'*Echo du cerf-volant* publie à ce sujet un fillet amusant et sarcastique qui se termine par ces mots :

« Et le dangereux diabolisme est autorisé ! »

Le jeune rédacteur en chef a assisté dernièrement à un banquet qui réunissait de nombreux « cerf-volantistes ». Il y a des cerf-volantistes quinquagénaires. Georges Rouard

a néanmoins fait bonne figure parmi les convives. On a prononcé des discours qui lui ont fait espérer, dit-il, « la prochaine réalisation de ses espérances ».

Il a un grand désir : c'est que son journal, qui se tire à la machine à copier, soit imprimé. Il pense pouvoir réaliser bientôt ce progrès. Il le réalisera. Le jour de l'échéance des abonnements, Georges Rouard, on peut en être sûr, ne consacrera pas à acheter des billes l'argent qu'il recevra. C'est un bon petit garçon, un petit garçon très sérieux, un petit garçon du temps présent.

Louis Latzarus.

LA CHAMBRE

Mardi 16 février.

LE COMPLÉMENTAIRE

L'éternel complémentaire ! Article 90. Il concerne le taux de l'impôt applicable aux sociétés civiles et commerciales de toute nature.

Mais ce n'est plus du complémentaire, cela ! C'est tout simplement du supplémentaire ; c'est la cédule qui joue. MM. Aynard et Pierre Leroy-Beaulieu en font la remarque et demandent la suppression pure et simple de ce champion fiscal. Il est d'autant plus vénérable qu'il empoisonnerait encore mieux les pauvres que les riches.

La démonstration, présentée par M. Leroy-Beaulieu, est péremptoire. Aussi le ministre qui, depuis quelques jours, ne se met plus en frais d'arguments, se borne-t-il à répondre qu'il en est des grandes sociétés comme des grands magasins. Leur grandeur les condamne, l'épithète les tue quand bien même elle ne représenterait qu'une apparence, et 303 voix contre 117 acceptent ce merveilleux raisonnement. L'article 90 est adopté.

M. Georges Berry, qui s'est fait une réputation comme adversaire des coopératives, voudrait qu'on ajoutât à cet article une petite queue, pour les atteindre. La commission s'empresse d'obtempérer à son désir. Il en coûtera encore un peu plus d'argent aux contribuables, et c'est bien ce qui a séduit cette commission vorace, qui se contente de regarder M. Caillaux dans le blanc des yeux, pour savoir si elle doit consentir ou refuser.

Sur l'article 94, le socialiste Bouvier présente une proposition qui part d'un bon naturel. Il demande que les communes, voisines des exploitations minières, touchent un petit dividende de 40 pour 100 sur la redevance payée à l'Etat. Le ministre lui répond qu'il s'occupe de leur faire cette gracieuseté dans sa réforme des impôts locaux. Elles auront bientôt de ses nouvelles.

Ainsi alléché, le bon Bouvier devient insatiable. Le voilà qui exige que la loi fasse payer une grosse amende à tous les propriétaires disposés à augmenter leurs baux. Il redoute un phénomène de réversibilité qui se produira infailliblement, à moins que M. Bouvier ne réussisse à changer la nature humaine. Et c'est bien là le vice capital de la loi.

M. Caillaux a daigné combattre la proposition de M. Bouvier. Il n'admet pas cette résurrection des lois de *maximum*, surtout quand la récidive peut aller à deux ans de prison avec amende triple.

« Votre idée, dit-il, est conforme à la doctrine du parti socialiste; mais ce n'est pas la doctrine de la majorité républicaine. »

Oh! la majorité républicaine, il ne faudrait pas beaucoup la pousser! Celui qui définit la doctrine sera un malin. Que M. Caillaux fasse un signe et elle opinera du bonnet.

M. Bouvier s'est fâché. Il a déclaré, avec un grand geste de mépris, qu'il renonçait à se faire comprendre de ceux qui ne veulent pas comprendre. 67 députés seulement contre 466 l'ont compris, — un sixième!

Mais alors, MM. Jules Legrand et Emile Chauvin ont rédigé, dans une intention assez semblable à la pensée de M. Bouvier, un texte que la commission s'est empressée d'accepter:

Sont nulles de plein droit, comme contraires à l'ordre public, toutes stipulations tendant à maintenir à la charge des personnes dégrevées par l'effet de la présente loi tout ou partie des impositions qui les frappaient précédemment...

A mon avis, c'est assez bon que le billet à la Châtre. Et puis, que vient faire la loi sur le droit de succession sur un commis tant de crimes? Qui dit ordre public, dit raison d'Etat.

La majorité et même un peu la minorité ne s'en sont pas moins emballées là-dessus comme deux petites folles. C'était à qui s'applaudissait d'avoir « jugulé les propriétaires »; on répétait avec une sorte d'enthousiasme l'encouragement que M. l'abbé Lemire venait de donner à la Chambre en ces termes: « Rédemption du sol national au profit du travailleur national! La terre de France aux Français! » En ce moment-là, applaudi et acclamé, l'abbé ressemblait au Pierre l'Ermite d'une nouvelle croisade.

Après lui, M. Emile Chauvin, l'un des auteurs de l'amendement, a insisté sur la nécessité de prendre des précautions légales contre « les incidences contractuelles ». A quoi M. Aynard a répondu: « Ce n'est pas par des amendements qu'on change la nature des choses. Encore ne faut-il pas y mettre trop de naïvetés dans une loi! »

M. Quilbère a présenté, dans le même sens, des observations fort judicieuses; mais on était parti, et l'amendement a été adopté par 466 voix contre 2, ce qui suppose un assez fort appoint de minorité.

Ce que je tiens à constater, c'est que tout le monde se frotait les mains, comme si on eût trouvé la pie au nid. Nous verrons bien! Je persiste à croire, quant à moi, que ce bel amendement, qui mettait en joie les trois quarts de la Chambre, a tout juste la valeur d'une excellente bouillotte pour les chats, — surtout pour les chats fourrés, car il donnera lieu à des milliers et des milliers de procès. La loi n'est d'ailleurs, d'un bout à l'autre, qu'une vaste chicanerie. Les maquis de la procédure ne paye pas d'impôts.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

CRÉDITS SUPPLÉMENTAIRES

M. Riou avait l'intention de présenter quelques observations d'ordre général sur les crédits supplémentaires soumis au Sénat, mais le ministre des finances étant retenu à la Chambre, l'honorable sénateur a ajourné ses explications.

Nous n'en avons pas moins eu un débat intéressant sur le service des postes et télégraphes. C'est M. Le Provost de Launay qui a fait la critique de cette administration. L'orateur a demandé tout d'abord pourquoi l'on plaçait toujours un homme politique à la tête de ces services; il n'a ni le loisir d'y consacrer tout ses efforts, ni l'expérience qu'il faut pour les conduire. Cette erreur a créé un état de choses déplorable.

Le personnel n'est plus dirigé, le public est mal servi. Le développement des communications téléphoniques, qui est à l'heure actuelle d'un intérêt majeur, est compromis. L'administration lui crée des obstacles. M. Le Provost de Launay, en terminant, demande des explications au ministre sur une lettre que le sous-secrétaire d'Etat aurait adressée à un député de la majorité, lettre incroyable, qui a été affichée sur les murs de plusieurs communes du département du Gers et qui annonçait qu'une décision sollicitée par le député avait été prise.

Cette assertion de M. Le Provost de Launay crée un léger incident. — Je n'ai jamais écrit cette lettre, déclare M. Simyan.

— Si M. Simyan l'avait écrite, il ne serait pas à mes côtés, insiste M. Barthou.

— Alors, qui l'a écrite? répond M. Le Provost de Launay dans l'émotion générale. M. Simyan s'explique. La lettre n'est pas de lui. On a abusé de son nom et de sa signature.

L'explication ne satisfait pas M. Le Provost de Launay, qui demande une enquête, et cette demande provoque une intervention de M. Barthou.

Le ministre des travaux publics n'hésite pas à reconnaître la bonne foi de M. Simyan, mais il voit dans cet acte une manœuvre politique et il entend lui donner des suites. Il fera une enquête, une enquête sévère et, conclut-il, « tant pis pour ceux dont elle démontrera la responsabilité ».

M. Barthou est applaudi par l'assemblée, mais, avant de quitter la tribune il essaye — tâche ingrate même pour un orateur de talent comme lui — de réhabiliter un peu l'administration des postes, si maltraitée par le précédent orateur.

Après un échange d'observations entre le ministre, M. Le Provost de Launay et M. Jénouvrier, la discussion générale est close et les crédits sont adoptés. Le Sénat vote une proposition de loi sur le recrutement de l'armée et la séance est levée.

Auguste Avril.

Autour de la politique

Le conseil des ministres

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis hier matin à l'Élysée sous la présidence de M. Fallières.

M. Viviani, ministre du travail, a soumis à la signature du Président de la République un projet de loi supprimant l'obligation de l'affichage des lois ouvrières dans les ateliers, projet dont nous parlons plus haut.

M. Cruppi, ministre du commerce, a soumis à la signature du Président de la République un projet de loi modifiant dans son ensemble la législation sur les brevets d'invention.

Le Conseil a procédé à un court échange de vues sur les propositions formulées par le ministre de la marine pour la mise en état du matériel naval.

Un conseil de samedi prochain, M. Caillaux, ministre des finances, donnera lecture à ses collègues du mémoire qu'il va rédiger à ce sujet.

Enfin, M. Barthou, ministre des travaux publics, a annoncé qu'il s'était mis d'accord avec le ministre des finances en ce qui concerne la loi sur les retraites des agents des chemins de fer, qui, comme on le sait, est actuellement soumise à une commission du Sénat.

Le gouvernement accepte notamment que la limite d'âge pour l'admission à la retraite des chauffeurs et mécaniciens soit abaissée à cinquante ans.

Le texte des propositions qui seront transmises à la commission sénatoriale sera définitivement arrêté au cours de la réunion que les ministres tiendront samedi prochain.

A. A.

LES RETRAITES OUVRIÈRES

Notre collaborateur, M. Edouard Fuster, a exposé dans deux articles, d'une remarquable clarté, l'économie du projet de loi sur les retraites ouvrières adopté par la commission sénatoriale, et dont la discussion commencera au Sénat dans la première quinzaine de mars.

Ce projet sera l'objet de délibérations passionnées et rien ne prouve, bien qu'il présente sur celui que la Chambre a adopté dans la précédente législature de sérieux avantages, que la haute assemblée en acceptera tous les termes.

Quoi qu'il en soit, il importe avant que s'ouvre le débat de signaler parmi les projets dus à l'initiative individuelle et dont la commission des retraites a été directement ou indirectement saisie, celui de M. Guillaumin, ancien président du Tribunal de commerce de la Seine.

Justement préoccupé, comme beaucoup d'excellents esprits, de l'avenir des travailleurs, l'auteur de ce projet, qui passa de longues années à la tête d'une industrie et occupa de nombreux ouvriers, a essayé, lui aussi, de résoudre le problème et d'apporter sa solution.

Elle diffère essentiellement de celle de la commission sénatoriale, mais elle ne manque pas d'ingéniosité.

M. Guillaumin s'est l'adversaire résolu de l'obligation, — et il a peut-être cela de commun avec un grand nombre de sénateurs qui se prononcèrent dernièrement pour la thèse gouvernementale subie par la commission. Il laisse à l'artisan, au petit patron, à l'ouvrier agricole le soin de prévoir l'avenir, et il lui met en main un instrument dont il peut librement se servir.

Cet instrument n'est autre qu'un impôt général prélevé sur l'ensemble des contribuables par le fisc et dont le produit servira à alimenter une « Caisse des retraites des travailleurs ».

C'est au moyen d'un timbre-quitte que créera la Caisse des retraites et que le public se procurera comme il se procure les timbres mobiles, les timbres-poste, que s'effectuera la recette.

Sur chaque facture, contrat de vente, etc., et proportionnellement à la somme payée (un franc par mille francs par exemple), des timbres apposés justifieront que les contribuables ont bien acquitté l'impôt spécial qui alimentera la Caisse des travailleurs.

Quant aux travailleurs eux-mêmes, ils appliqueront sur les feuillets d'un carnet spécial, que délivreront pour une somme modique les mairies dans chaque commune, le timbre de cinquante centimes ou d'un franc, qui attestera qu'ils ont bien versé leur cotisation pour la Caisse des retraites. Et comme l'ouvrier n'obtiendra la rente viagère que s'il justifie du timbre mensuel apposé sur son carnet depuis l'âge de dix-huit ans, il pourra, à tout instant, s'il a négligé de le faire, mettre son carnet au courant.

Tel est le système, fort simple comme on le voit, et qui n'exigerait pas une administration compliquée, puisque la Banque de France pourrait être chargée de l'émission des timbres et du paiement des rentes viagères.

Enfin l'Etat serait investi du contrôle. Telle est, résumée dans ses parties essentielles, l'économie du projet.

Il a cet avantage de ne pas accumuler les capitaux, de pouvoir être appliqué immédiatement après la promulgation de la loi et de ne pas comporter l'obligation. Mais peut-être est-ce la raison pour laquelle cette proposition si ingénieuse n'a pas retenu, comme elle l'aurait mérité, l'attention du législateur?

Auguste Avril.

Le Bilan de la Marine

M. Caillaux n'ayant pas eu le temps matériel de rédiger l'exposé qu'il doit faire en manière de réponse aux demandes de crédits formulées par M. Alfred Picard, le Conseil des ministres d'hier matin n'a pas discuté au fond le bilan de la marine. On s'est borné à un simple échange de vues. La discussion réelle a été remise à samedi prochain.

Si l'on en croit la teneur du communiqué officiel fait à la presse à l'issue du conseil des ministres, M. Caillaux contesterait les chiffres des crédits demandés par son collègue de la marine et ne prétendrait reconnaître comme dépenses nécessaires que la moitié environ de celles indiquées par M. Alfred Picard.

Nos renseignements particuliers nous autorisent à dire que la divergence qui s'est manifestée entre les deux ministres intéressés n'a eu ni autant de précision ni autant d'importance que le communiqué en question le donne à croire. Il est vrai d'ajouter que M. Caillaux, depuis qu'il a été saisi du bilan de la marine, a été tellement changeant, tellement « oscillant », suivant le mot d'un de ses collègues, que si le communiqué n'est pas strictement la vérité d'hier, il peut être parfaitement la vérité de demain...

Quoi qu'il en soit, une chose peut à bon droit nous étonner, c'est que M. le ministre des finances émette la prétention de discuter la légitimité et le bien fondé de telle ou telle dépense demandée par les services techniques de la marine et qu'il s'arroge le droit, comme l'annonce

le communiqué, de déclarer « nécessaire la moitié » seulement des crédits réclamés.

Si M. le ministre des finances, qui seul détient les cordons de la bourse des contribuables, juge que notre situation financière ne nous permet pas de faire l'effort que la marine sollicite du Parlement, c'est son droit absolu et même son devoir de le déclarer hautement. Si même il veut, pour la bonne gestion des finances de l'Etat, vérifier les calculs dressés par les services du ministère de la marine, cela peut encore se justifier. Aussi bien, M. Alfred Picard, comme nous l'avons dit précédemment, s'est-il préte de bonne grâce à ouvrir largement la porte de tous ses services aux quatre inspecteurs des finances que M. Caillaux a délégués rue Royale pour ce rôle de vérification et de contrôle.

Mais il semblerait à tout esprit impartial et non prévenu que la s'arrête le droit d'investigation du ministre des finances. Ce n'est pas à lui à se prononcer sur l'utilité de tel ou tel projet, de tel ou tel canon, de telle ou telle dimension de bassin de radoub, de tel ou tel approvisionnement. Ses objections peuvent porter sur la clarté ou sur la sincérité des calculs de la marine, non sur l'urgence et la nécessité des travaux demandés par elle.

Mais qu'on se rassure! Si M. Caillaux, persistant dans une attitude où l'on sera forcé de voir un empiètement regrettable, veut discuter en conseil des ministres le côté « maritime » du bilan de la marine, il s'y heurtera à forte parité. Tout autant que lui, et même depuis plus longtemps que lui, M. Alfred Picard a travaillé ce bilan. Il a apporté à cette besogne ardue entre toutes la conscience, la puissance d'assimilation et la méthode que chacun admire en lui.

Il n'est pas un seul des chiffres qui remplissent les huit grandes pages de son bilan qui n'ait été revu, discuté et éprouvé par lui-même. Il possède son bilan sur le bout du doigt. Il aura donc réponse à toutes les objections qui lui seront opposées, en sorte que ses collègues du cabinet pourront se faire une opinion parfaitement raisonnée et valable sur la « nécessité » de dépenses que M. Caillaux ne reconnaît pas.

Marc Landry

JOURNAUX ET REVUES

Socialistes et socialistes

Hier, nous avons vu comme les socialistes unifiés étaient, à propos de l'élection de Grenelle, fâchés contre les socialistes indépendants.

Voici la réponse des indépendants. C'est la *Petite République* qui la donne — pour ce qu'elle vaut, — et, somme toute, elle vaut bien l'attaque des unifiés.

Les unifiés, dit la *Petite République*, sont furieux parce que les candidats républicains (exemple d'un candidat républicain : le citoyen Delpech, qui fut élu dimanche), ne se sont déstinés en faveur du citoyen Aubriot, lequel avait eu, au premier tour, plus de voix que ses concurrents. Mais, répond la *Petite République*, en ce faisant les candidats républicains n'ont fait qu'agir à la manière du citoyen Aubriot lui-même, qui, à deux reprises, maintint sa candidature contre M. Chautard, — « au risque de faire élire un nationaliste »!

Au risque de faire élire un nationaliste!... Si le citoyen Aubriot ne frémait point, au seul énoncé d'une telle éventualité, quelle horreur!...

Secondement, les unifiés prétendent qu'un pacte fut conclu entre le candidat socialiste — mais indépendant — Delpech et « les partis réactionnaires »...

Et les partis réactionnaires, — quelle horreur encore!...

Mais cela fait sourire la *Petite République*. Elle sourit en rappelant aux unifiés que, récemment, ils ont triomphé en Saône-et-Loire et dans l'Aveyron « avec l'appui de la droite »!...

« Qui, avec l'appui de la droite!... Et puis, elle leur rappelle aussi une séance où — dit-elle — le citoyen de Pressensac et M. Denys Cochin « défendaient ensemble les officiers cléricaux de Laon »!...

Ah! la voilà, la « droite », oui, le fameux pacte. C'est la *Petite République* qui l'a vu; et elle l'a vu chez les unifiés. Les unifiés croyaient le voir du côté des indépendants. Les indépendants répondent, si j'ose dire, du pacte au pacte, mais j'ai tort de le dire...

La *Petite République* croit, en fin de compte, que les unifiés récoltent l'ennui de leur manière. Leur manière est d'injurier tout le monde, de faire la guerre à tout le monde. Alors, on évite de les rencontrer et on aime autant ne pas travailler avec eux.

Ici, la *Petite République* a peut-être un peu raison...

André Beaumer.

La Presse de ce matin

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

L'humanité

Le grand dramaturge norvégien Bjornson se trouve actuellement à Paris chez sa fille. Notre confrère l'a interviewé au sujet de l'action de l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine, l'écrivain scandinave a déclaré:

« L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche est fatale, non seulement au peuple de ces pays et pour la nation serbe mais pour la paix de tout le genre humain. Aussi, je considère qu'il est de mon devoir de faire appel aux amis de la paix pour qu'ils agissent de toutes leurs forces, afin d'empêcher que l'annexion soit reconnue par les puissances. »

Car c'est le seul moyen d'éviter un conflit sanglant dans la péninsule balkanique. Si je ne me suis pas prononcé jusqu'à aujourd'hui sur la crise d'Orient, c'était à cause de ma mauvaise santé aussi, j'espère que d'ici peu elle sera rétablie et alors j'écrirai, moi-même un article, probablement dans le *Times*, en faveur du peuple opprimé de Bosnie et Herzégovine.

LA POLITIQUE

La Petite République

Les crédits de la marine et le conflit entre M. Picard et M. Caillaux.

M. Caillaux sera battu dans cette lutte, et quand il aura, par une belle résistance, sauvé l'honneur des finances, il s'inclinera, nous en sommes convaincus.

Toutefois, l'impression qu'il faut faire quelque chose pour notre marine. Cela ne peut plus durer, et mieux vaudrait renoncer à conserver une flotte que persister dans les errements actuels.

L'union est faite à ce sujet. Sans doute, si M. Caillaux et ses agents signaient des lacunes

dans la gestion financière de la rue Royale, il faudrait tenir compte de leurs observations; mais il importe de relever d'un effort soutenu nos forces navales. Il faut le faire non par à-coups, mais méthodiquement, industriellement pour ainsi dire, comme le propose le ministre. M. Picard, à une valeur trop universellement reconnue pour que le gouvernement, le Parlement et le pays ne lui fassent pas crédit.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal

Une grave affaire de séquestration vient d'être découverte au village de la Matrasserie, près de Bougenais.

Un garçon de vingt-neuf ans, idiot de naissance, était tenu enfermé depuis septembre dernier dans un clapier contigu à la maison d'habitation.

On l'a trouvé nu, couché sur de la paille pourrie, au milieu de ses excréments.

La cause de cette séquestration serait due à l'avarice des parents, des cultivateurs, nommés Cézère.

Le Petit Journal

Les cataractes du Niagara sont complètement gelées et présentent l'aspect d'immenses murailles de sucre candi.

Un silence de mort a remplacé le bruit assourdissant produit par la chute des eaux.

Parallèlement n'a été observé que deux fois, depuis que les blancs ont foulé le sol de l'Amérique: le 29 mars 1915 et le 22 mars 1933.

TROUBLES

La Faculté des Lettres de Montpellier

(De notre correspondant particulier)

Des troubles ont éclaté à la Faculté des lettres à propos du cours public du professeur Joubin sur l'art français au dix-huitième siècle. L'intérêt de ce cours étant encore rehaussé par des projections photographiques, le nombre des gens du monde, notamment des dames et des jeunes filles qui suivent, est devenu tel que les étudiants ne trouvent plus de place. Aussi, mardi dernier, firent-ils un tel tapage que le doyen Pélissier dut demander la police pour les expulser.

On avait annoncé que désormais des places seraient réservées aux étudiants; ils en avaient en effet deux cents sur les huit cents que contient la salle, mais ils ont jugé ce nombre insuffisant et ils ont empêché le professeur de parler, par des cris d'animaux et des cantiques. Le doyen est apparu, annonçant que désormais les étudiants auraient des places de milieu; il a été conspué. Le professeur ayant tenté plusieurs fois, mais en vain, de faire son cours, le doyen est réapparu, les mains dans les poches, l'air courroucé, et a invité les étudiants au silence. Ceux-ci ont conspué à nouveau, blâmant sa tenue. Alors le doyen, perdant son sang-froid:

— Je vais appeler la police, s'est-il écrié et nous verrons si vingt-cinq mules empêcheront un professeur de faire son cours.

Ces paroles ont provoqué les protestations violentes des étudiants, tandis que les dames et les demoiselles applaudissaient. La police est arrivée peu après et a expulsé une partie des étudiants; tous les autres étudiants présents ont alors suivi leurs camarades, et tous se sont mis à conspuer le doyen dans la cour, tandis que le professeur Joubin commençait enfin son cours après une heure d'attente.

A six heures quinze, quand les gens du monde sont sortis, les étudiants les ont conspués, et quand le doyen est apparu, les huées ont redoublé. Arrivé dans la rue, le doyen, comprenant qu'on allait le suivre en le conspuant, a fait face aux étudiants, croyant les intimider, mais les étudiants ont formé le cercle et le doyen a dû repartir, protégé par des agents.

Dans la rue Nationale, de nombreux policiers ont chargé les étudiants, ce qui a permis au doyen de rentrer chez lui; mais les étudiants sont allés sous ses fenêtres en criant: « Démission! démission! ».

GUÉRAUD.

LA JOURNÉE

Mariages: M. Hector Guimard, ancien professeur à l'école des arts décoratifs, avec Mlle Adeline Oppenheim (Saint-François-de-Sales, midi). — M. Julien Bendix avec Mlle Juliette Rodriguez (mairie du huitième arrondissement).

Obsèques: Comte Martinet, banquier (Saint-Pierre du Gros-Cail, 10 heures). — M. Hippolyte Berryer, doyen de la compagnie des avocats de la Seine, veuve du grand Berryer (Madeleine, dix heures). — Le R. P. Domini-que Chapotin, des Frères Prêcheurs (Saint-Thomas-d'Aquin, dix heures). — M. Paul-Emile Berton, peintre paysagiste (Notre-Dame-de-Grâce du Passy, 10 heures). — Mme veuve Ismaïl née Mira Pinto (incinération au Père-Lachaise, 11 heures).

La charité: Vente au profit des œuvres sociales des Malmaisons (Galerie de la Charité, 25, rue Pierre-Charron, 2 heures à 6 heures). — Grande matinée artistique et littéraire au bénéfice de l'Ouvroir familial (théâtre Femina, 3 heures). — Concert au profit d'une œuvre charitable donné par la comtesse Pélagie Skarbeck (salle Erard, 9 heures).

Anniversaires: Service religieux à la mémoire du lieutenant Pol Bouhaut, tué au Maroc, le 17 février 1908, au combat de Bar-El-Bah (Notre-Dame-de-Lorette, 10 h. 1/2). — Inauguration d'un monument à la gloire de Pol Bouhaut (cimetières Montmartre, 11 h. 1/2).

Cours et conférences: Institut catholique, 19, rue d'Assas: M. G. Aubray: « Victor Hugo » (2 h. 1/4). — M. Clément Besse: « Le Droit et la Morale » (3 h. 1/2). — M. Carrière: « De quelques causes des progrès du protestantisme en France au seizième siècle » (5 h. 1/4).

Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne: M. Marcel Esnard: « Les Cadres de l'Armée-Ecole » et de l'« Armée de guerre » (4 h. 1/4). — M. L. Deshaies: « L'évolution du style dans le mobilier du moyen âge jusqu'à nos jours » (5 h. 1/2). — M. Ch. Benoist: « L'organisation du suffrage universel » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente: Mme de Mauguier: « Le Rôle de la femme dans les débuts de notre civilisation » (4 h. 1/2). — M. Dumont: « L'organisation sociale en Extrême-Orient » (5 h. 1/2).

M. Abel Lefranc: « L'Histoire du théâtre comique au dix-septième siècle » (Collège de France, 2 h. 3/4). — M. le commandant Renard: « L'Aéronautique: la sustentation statique; les gaz légers » (Sorbonne, amphithéâtre Cauchy, 5 h. 1/2). — M. le docteur Reclus, de l'Académie de médecine: « Sur quelques causes de la peste: la peste russo-japonaise », 29, chaussée d'Antin, 4 heures).

M. Jules Lermina: « Le Journal parlé » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Banquets: La Société de statistique de Paris (restaurant de l'Hôtel des Sociétés sa-

vantes, 28, rue Serpente, 7 h. 1/4). — L'Union coloniale française (Cercle militaire, 40, avenue de l'Opéra, 7 h. 1/2). — L'Association des anciens élèves du lycée Charlemagne (restaurant Marguery, 7 h. 1/2).

Informations

Mouvement judiciaire. — Sont nommés conseillers:

A la Cour d'appel de Dijon, M. Martin, président à Semur, en remplacement de M. Aubriot, admis à la retraite; à la Cour d'appel de Toulouse, M. Lafont de Santenac, substitut du procureur général près la même cour; à la Cour d'appel d'Alger, M. Sabatier, président à Blida, en remplacement de M. Zili des Bies, admis à la retraite et nommé président de chambre honoraire; à la Cour d'appel de Bastia, M. Andriani, procureur à Calvi, en remplacement de M. Durazzo, admis à la retraite et nommé conseiller honoraire; M. Piniel, président à Mascara; à la Cour de Bordeaux, M. Marin, vice-président du Tribunal; M. Gilbert, président à Cognac; M. Premier, président à Ruffec; M. Les-Rolins, procureur général près la même Cour; M. Jacomet, procureur de la République à Nantes.

Présidents de chambre près la Cour d'appel de Bastia, M. Cazan, conseiller à Bordeaux; à Cognac, M. Boutaud, président à Marçonn; à Marçonn, M. Du Bris, procureur au même siège.

Procureur à Marçonn, M. Bouet, juge à Cognac.

Juge à Cognac, M. Larrieu, juge suppléant rétribué au même siège.

Procureur à Nantes, M. Martin, avocat général à Rennes.

Procureurs: à Laval, M. Job, procureur à Redon; à Redon, M. Colle, juge d'instruction, à Mayenne; à Calvi, M. Ottavi, avocat.

Vice-président du Tribunal de Bordeaux, M. Arnaud, président à Nontron.

Président à Nontron, M. Saignat, juge à Blaye.

Juge à Blaye, M. Raboulet, juge suppléant rétribué, chargé de l'instruction, au même siège.

Substitut du procureur général près de la Cour d'appel de Toulouse, M. Ducaze, procureur à Foix.

Procureurs: à Foix, M. Charrier, substitut à Béziers; à Béziers, M. Dupont, substitut à Béziers; à Hazebrouck, M. Landrieu, substitut à Dunkerque.

Substituts à Dunkerque, M. Devillez, substitut à Avesnes; à Avesnes, M. Allouin, juge suppléant rétribué à Avesnes; à Angers, sur sa demande, M. Dabo, substitut au Havre; au Havre, M. Pitié, substitut à Laval; à Laval, sur sa demande, M. Vincent, substitut à Vannes; à Tours, M. Lefebvre, substitut à Caen.

Président du Tribunal de l'instance de Mascara, M. Phéline, juge d'instruction à Blida.

Juges: à Blida, sur sa demande, M. Pailhon, juge à Mascara; à Mascara, M. Roussel, juge d'instruction à Orléansville; à Orléansville, M. Cahier, juge de paix à Tizi-Ouzou.

Substituts à Vannes, M. Caous, avocat.

Quimper: à Quimper, M. Jacquier, avocat.

Juges: à Dijon, M. Savin, juge d'instruction à Semur; à Semur, M. Gibaux, juge à Montbéliard; à Montbéliard, M. Gavillot, substitut au même siège.

Substitut à Mâcon, M. Pellet, substitut à Lannion.

Ententes catholiques. — Le comte Xavier de Cathelineau, qui, inlassablement son œuvre malgré les difficultés qu'il rencontre, et que nous avons signalées dès le début. Ces jours derniers il a réuni pour la seconde fois les délégués des divers groupes qu'il voudrait fédérer. Cette réunion a abouti au procès-verbal que voici:

« La réunion des membres appartenant à divers groupes politiques appelés à se concerter en vue d'une action commune pour la défense religieuse, considérant: que l'initiative prise par le comte Xavier de Cathelineau ne peut que faciliter l'union de leurs efforts; qu'il serait désirable que, lorsque les circonstances le rendront utile, l'entente si heureusement préparée se continue en vue du but élevé poursuivi par eux tous, donnent mandat à M. de Cathelineau de les convoquer et l'assurent qu'ils répondront à son appel. »

une heure à l'avocat pour plaider; maintenant il ne lui donnera pas cinq minutes.

— Non, monsieur, non !
— Mais je veux, répliqua M. Watrin, rédiger des conclusions. Je dois avoir la parole en dernier !
— Monsieur ! Retirez-vous. La cause est entendue : trois jours de prison !

Et aussitôt un garde municipal s'approcha de M. Bower, lui met les menottes au poing, et l'entraîna dans la cour du Palais.

— Mais je ne suis pas un malfaiteur ! C'est ignoble, on ne met pas les menottes à un honnête homme !

Et M. Hamelin suspend immédiatement l'audience. Une telle précipitation dans les jugements ne cause-t-elle pas plus d'agitation que tous les monômes du quartier Latin. Et la justice gagnée-t-elle à être vue fonctionnant avec une rapidité de cinématographe ?

TRIBUNAL CIVIL (1^{re} Chambre) : Le dédit de Mlle Otero.

Croirait-on que la politique étrangère a empêché les habitants de Dresde d'applaudir Mlle Otero ? Les événements européens pourtant n'ont pas permis à la célèbre danseuse espagnole de venir en Allemagne.

Mlle Otero avait contracté avec M. Rotter, directeur du théâtre Central de Dresde, un engagement pour huit représentations. Elle devait recevoir 1,400 francs par soirée. Un dédit de 8,800 francs était stipulé.

Mlle Otero ne vint pas à Dresde ; l'administration du théâtre, la Société « Bank für Bauten », la fit condamner à Dresde au paiement du dédit, et demandait hier aux juges de la 1^{re} Chambre l'exécution de ce jugement.

M. Clunet se présentait pour Mlle Otero et prétendait que, sa cliente ayant contracté avec M. Rotter seul, la société qui gère le théâtre était sans qualité pour poursuivre une condamnation.

Mlle Otero n'avait pas voulu faire sa tournée, parce que, disait-elle, les événements politiques qui troublaient l'Europe au cours de 1905 ne le lui permettaient pas, et le directeur de l'agence Wagner, qui avait servi d'intermédiaire à Mlle Otero pour son engagement, écrivait à M. Rotter :

Otero me dit qu'après les troubles de Russie, où elle avait des engagements pour décembre 1905, et à la suite du changement de direction du cercle Rassnussen, de Copenhague, et après les résultats arbitraires de cet engagement, elle ne peut faire sa tournée à Dresde pour janvier ou février.

Elle est en fureur contre l'Allemagne !

A huitaine, le Tribunal dira si la prétention de Mlle Otero était justifiée et si l'état de l'Europe permettait ou non de danser la *cachucha* à Dresde en janvier 1906.

Georges Claretie.

Nouvelles Diverses

UN DRAME DE LA JALOUSIE

Rue des Moines, 67, dans un hôtel meublé, demeurait ensemble une jeune blanchisseuse, Eugénie Valette, et un nommé Camille Personne, ajusteur-mécanicien. C'était un ménage irrégulier et fort dénué, car les voisins entendaient souvent des querelles et Personne menaçait sa compagne de la tuer. Il avait même, un jour, préparé pour le commissaire de police une lettre commençant par ces mots : « N'accusez personne de notre mort ; c'est moi qui l'ai tuée et je me fais justice ».

Il devait mettre cette menace à exécution. Hier matin, la patronne chez laquelle travaillait Eugénie Valette s'étonna de ne pas la voir arriver. Elle envoya une ouvrière voir si elle était malade. Ayant frappé vainement à la porte, l'ouvrière prévint le concierge qui envoya chercher M. Coston, commissaire de police.

La porte de la chambre fut ouverte. Sur une chaise, Eugénie Valette était assise, le corps renversé en arrière. Elle avait reçu un coup de revolver dans l'oreille. A terre, Personne était étendu, la tempe trouée par une balle. Tous deux étaient morts.

La jeune femme était âgée de vingt-trois ans, son meurtrier en avait vingt-sept. Des renseignements recueillis, il paraît que Personne voulait épouser sa amie, qui s'y refusait, à cause de son caractère violent. De là une jalousie qui s'est terminée par un drame sanglant.

UN OUISEUX VOLEUR

Une jeune fille de quinze ans, Mlle Yvonne Meyer, demeurant 24, rue Pétrille, promenait hier son chien en laisse, quand un individu qui la suivait depuis quelques instants coupa la laisse d'un coup de couteau et, enlevant l'animal dans ses bras, prit la fuite. Aux cris de la jeune fille, des passants s'élancèrent à la poursuite du voleur, qui, sur le point d'être arrêté, jeta le chien sous un autobus qui passait rue Rochecouart.

Le pauvre animal fut tué sur le coup et, tandis que Mlle Meyer, qui s'était évanouie d'émotion, recevait des soins dans une pharmacie, le voleur était arrêté et à demi lynché par la foule. Conduit au commissariat de M. Cottillon, il a refusé de faire connaître son identité et a été envoyé au Dépôt.

ASPHYXIE ACCIDENTELLE

Rue Lemercier, 41 bis, un rentier, M. Jean Coudy, âgé de cinquante-huit ans, a été trouvé dans son lit asphyxié accidentellement par le gaz.

LE DRAME DE THOMERY

Nous avons dit avant-hier qu'une des personnes impliquées dans cette affaire devait être mise hors de cause.

M. Gaston Hilaire nous prie de constater d'après l'enquête qu'il n'a eu aucun rôle suspect en cette aventure. Dont acte.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Une épidémie à la caserne

Evreux. — Une épidémie de méningite cérébro-spinale sévit en ce moment au 6^e dragons, où cinq décès se sont produits en six jours.

Un certain nombre de soldats sont encore atteints.

Navfrage

Cannes. — La tartane *Barthélémy-Ekisa*, de Saint-Tropez, a fait naufrage ce soir, vers deux heures, sur les roches par le travers des Vieilles-d'Agay.

L'équipage est sauvé.

Une fille étonnée

Marseille. — L'antipie de la petite Marie Bianco, assassinée hier, a démontré

AU THÉÂTRE RÉJANE — Trains de luxe



M^{lle} Réjane

M. Puylagarde

que la fille avait été d'abord étranglée ; les blessures du cou ont été faites ensuite avec un instrument mal aiguisé ; les piqûres constatées sur le ventre de l'enfant, au nombre d'une vingtaine, ainsi que diverses zébrures, ont été produites avec une pointe métallique rougie au feu.

Suivant le rapport du médecin-légiste, le viol aurait été simulé.

Cet après-midi, le juge d'instruction a interrogé la mère et son amant qui sont gardés à vue.

La neige et les sports d'hiver

Thorenc. — La station d'altitude des sports d'hiver de Thorenc, qui avait été bloquée par deux mètres de neige pendant six jours, commence à reprendre ses communications, grâce au dévouement et à l'énergie des montagnards et des chasseurs alpins du 2^e bataillon, qui se sont multipliés pour opérer le déblaiement et porter des secours.

La vallée est magnifiquement pittoresque et la perspective des sports d'hiver admirable. — J.

Argus.

AVIS DIVERS

Le second numéro d'AKADEMOS vient de paraître et est en vente chez tous les libraires. Il contient de superbes eaux-fortes et la prose mordante d'Urban Gohier, Scherfer, etc., et une étonnante revue par Laurent Tailhade. (Voir aux annonces.)

LETTERE DE MILAN

« Iris », de M. Mascagni et « Marcella », de M. Giordano au Dal Verme. — Les dernières pièces françaises : « Le Foyer », « Israël » et « Arsène Lupin ».

La nouvelle direction de la Scala, qui depuis le commencement de la saison témoigne d'une activité fort remarquable, vient de mettre en scène son quatrième spectacle : *Iris*, de M. Mascagni, qui n'a pas eu, cependant, l'heureuse fortune des précédents. Le public, peut-être plus difficile que d'habitude, ne s'est pas livré aux ovations auxquelles nous assistâmes pendant les représentations de la *Vestale*, d'André Chénier et de *Boris Godounov*, mais il faut avouer qu'*Iris*, en dépit des pages charmantes qui attestent le talent de l'auteur de *Caavalleria rusticana* et de *Radcliff*, n'a pas eu le don d'enthousiasmer la salle, qui demeura froide et irrésolue au premier acte, et surtout ne goûta pas le symbolisme du troisième. Les artistes, Mme Berliandi et M. Garbin en première ligne, n'étaient pas à leurs places.

On a cependant beaucoup applaudi l'« Hymne au soleil », d'une grandeur wagnérienne, qui ouvre le spectacle et qui nous a fait apprécier davantage ce vaillant orchestre, dirigé par le maestro Vitale. Le deuxième acte a été le plus goûté : des applaudissements retentirent à la scène d'amour entre Osaka et Iris ; au tomber du rideau, les artistes et le maestro Vitale ont été rappelés trois fois.

Le cinquième spectacle, les *Vépres siciliennes* de Verdi, passera la semaine prochaine. Nous aurons ensuite l'*Electre* de M. Richard Strauss. On nous annonce que M. Théodore Chaliapine, dès que son engagement avec le théâtre de Monte-Carlo sera terminé, viendra reprendre *Boris Godounov*, le succès de Moussorgski ne pouvant désormais se séparer de la magnifique interprétation que nous en donna la célèbre basse russe.

La Scala ne fermera qu'à la seconde quinzaine d'avril. On doit encore mettre en scène — avec les *Vépres siciliennes* et *Electre*, dont j'ai parlé tout à l'heure — *Manon* de Puccini, *Paul et Françoise* de Mancinelli, et *Théodore* de Leroux.

J'enregistre avec la plus vive satisfaction le succès de *Marcella*, au Dal Verme. La saison lyrique de carnaval à ce théâtre, si heureusement inaugurée déjà avec *Le Trouvère*, la *Force du destin* et les *Paillasses* de Leoncavallo, compte une nouvelle victoire dont le mérite revient à l'idylle très délicate de MM. Cain et Adenis, et à la suave musique supérieurement inspirée de M. Umberto Giordano. On avait jugé *Marcella* pour la première fois en 1907 au Lirico : cette reprise a

pleinement confirmé la beauté, faite de nuances et de caresses, de la partition de Giordano. Les interprètes, et surtout Mlle Magdala, protagoniste, et MM. Paganelli et Cirino, se sont montrés dignes de leurs rôles. M. Romano dirigeait magistralement l'orchestre.

Nos scènes de comédie viennent de faire place avec empressement aux dernières nouveautés françaises. M. Eugène Brieux annonce, pour la semaine prochaine, son arrivée à Milan, où il assistera à la première représentation de sa pièce en trois actes, les *Hannetons*, que la troupe Virgilio Talli répète actuellement au Manzoni.

A l'Olympia, où l'on répète les *Vainqueurs* de M. Emile Fabre, *Israël* de M. Bernstein a gardé l'affiche pendant deux semaines ; c'est là une victoire de tout premier ordre pour cette pièce, qu'on reprend encore de temps en temps. La troupe de M. Della Guardia en donna une interprétation émue : il faut enregistrer le succès personnel de M. Orlan-dini, un prince de Clair très fier et très digne, de M. Pieri (père Silvian) et de Mme Clara Della Guardia (duchesse de Croucy).

Au Kursaal Diana on a fait le même accueil à la pièce de MM. de Croisset et Leblanc, *Arsène Lupin*, jouée par la troupe Renzi-Gabrielli. Les escrocs et les filous gentilshommes sont à la mode à Milan aussi bien qu'à Paris, depuis que *Sherlock Holmes* et *Raffles* ont inauguré leur brillante fortune. Ils sont même très sympathiques et non seulement aux *teppisti* (nos apaches à nous) qui se pressent dans les salles où les escrocs font leurs essais... artistiques, mais aux femmes aussi qui se livrent à des démonstrations bruyantes à l'adresse des nouveaux héros. M. Robert de Fiers pourrait bien avoir écrit pour nous son article sur le « personnage sympathique » paru dans le *Figaro* : article qui nous charma avec sa verve et son ironie exquises.

Renzo Sacchetti.

LES THÉÂTRES

Théâtre Réjane : Première représentation de *Trains de luxe*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant.

M. Abel Hermant est un des observateurs les plus spirituels de la société contemporaine. Son œuvre fournira aux historiens de l'avenir une série d'« instantanés » piquants et cruels, une collection de « fiches » d'une variété surprenante et d'une drôlerie irrésistible. Le comique de M. Abel Hermant est d'une qualité particulière : l'auteur de la *Carrière* et des *Transatlantiques* atteint à la plus franche gaieté en ébauchant ses héros, dépourvus des agréments extérieurs dont ils compliquent volontiers leurs psychologies, dans ce qu'ils ont d'essentiel. Les propos qu'ils tiennent dans la vie ordinaire lui suffisent pour composer des portraits qui deviennent aisément des caricatures. M. Abel Hermant a appliqué ainsi tour à tour sa perspicacité aigüe et impitoyable au monde des diplomates, au monde des bourgeois enrichis et à celui de l'aristocratie besoigneuse. Dans *Trains de luxe*, il s'occupe de cette catégorie de déracinés augustes qui, nés près d'un trône, préfèrent à la vie protocolaire des palais royaux la vie facile à Paris, et qu'on pourrait appeler la bohème royale. Les principaux personnages de sa comédie sont la veuve morganatique d'un souverain, qu'on appelle familièrement la princesse Mimi, et sa fille, la princesse Hedwige ; un archiduc, l'archiduc Conrad ; une fantaisiste infante d'Ibérie, l'infante Elvire ; et à ce demi-monde impérial et royal, M. Abel Hermant a joint un chef d'Etat démocratique, don Luiz Arequipa, ancien et futur président d'une petite République géographique, mais définie, mais dont je crois que Meilhac et Halévy, aux temps héroïques de l'opérette, apprécieraient les concitoëns.

Ce don Luiz Arequipa a pour fils un très

joli garçon, don Manuel, qui eut autrefois un flirt avec la princesse Hedwige et, depuis cette époque, entreprit de faire le tour du monde. La pièce commence au moment où le jeune homme, revenu à Paris afin de joindre son père qui attend impatiemment la révolution grâce à laquelle il reconquerra le pouvoir, rencontre de nouveau la charmante Hedwige. Celle-ci, qui est fiancée à l'archiduc Conrad, l'accueille avec l'empressement le plus vif, et l'idylle est reprise au point où on l'avait abandonnée. On la poursuit même avec tant d'entrain qu'elle prend bientôt une allure de demigalanterie. La princesse Hedwige simule une migraine, un soir que sa mère reçoit à sa table les autres passagers du train de luxe, invite don Manuel à la joindre dans son boudoir où elle arrive par un escalier dérobé. Voilà une jeune princesse débauchée et qui ne s'embarrasse point de son futur mari, l'innocent archiduc Conrad ! Mais à défaut de ce prince, une autre personne a deviné et surveillé le manège d'Hedwige et de don Manuel ; c'est l'infante Elvire dont le cœur est incapable de résister à la beauté et qui, tout de suite, reçut le coup de foudre dès qu'elle aperçut ce brillant cavalier. Les quatre actes de *Trains de luxe* développent les péripéties de la rivalité galante qui met aux prises la petite princesse fûtée et l'altière un peu mûre, toutes deux amoureuses du même homme. Et ce sont des tableaux joliment pervers, à travers lesquels il semble que circule l'âme légère et l'aimable cynisme des petits maîtres du dix-huitième siècle.

Mme Réjane a composé avec une fantaisie délicate, un éclat extraordinaire et un tact exquis le personnage de l'infante dont la maturité inquiète et sans cesse alarmée, collectionne les jolis visages avec une insatiable jeunesse d'émotion et qui garde dans ses faciles abandons une hauteur d'atmosphère royale pour laquelle le caprice est encore une sorte de privilège souverain. Elle a la plus insolente et la plus jolie désinvolture pour rendre à sa jeune rivale le petit Manuel dont un voyage de trois semaines suffit à la blesser. Quelle admirable artiste que cette Réjane qui, à huit jours encore, incarnait en grande tragédienne la mère douloureuse de la *Course du Flambeau* ! Mlle Yvonne de Bray a montré le plus délicat talent dans le personnage de la princesse Hedwige : cette ravissante comédienne est en train de devenir une grande comédienne. Mme Marie Magnier fut une princesse morganatique d'une superbe gravité comique. On a apprécié Mme Delphine Renot dans le rôle de dona Hortensia Arequipa, la mère du séduisant Manuel. M. Signoret a tracé avec beaucoup de drôlerie, la silhouette d'un président Luiz que cette opérette, et M. Puylagarde a été charmant de jeunesse, de grâce, d'insouciance légère dans le personnage de don Manuel Arequipa. M. Bosman se montra fort amusant dans le rôle épisodique d'un valet de chambre de *family house*.

François Chevasu.

LA SOIRÉE

TRAIN DE LUXE

AU THÉÂTRE RÉJANE

Train de luxe vient compléter la trinité des titres empruntés à l'Indicateur des chemins de fer en ajoutant au *Train de plaisir* et au *Contrôle des wagons-lits*. Ces deux dernières pièces furent de mémorables succès, et nous ne pouvons que souhaiter au *Train de luxe* de saigner sur la même voie.

L'horaire des courriers annonçait le départ du *Train de luxe* à la gare Réjane pour 8 h. 3/4, mais tout comme si le réseau de la rue Blanche avait été acquis par l'Etat, le *Train de luxe* est parti avec un retard considérable.

Nous en avons été quitte pour faire les cent pas et pour bavarder entre voyageurs dans la salle d'attente où dans le couloir des wagons-loges après avoir préalablement fait enregistrer par les ouvreuses manteaux et pelisses.

Enfin, vers neuf heures vingt, on s'est décidé

à faire retentir la sonnette et à crier : « Les voyageurs du *Train de luxe*, en voiture ! » Nous avons alors fait contrôler nos billets et nous avons gagné nos places.

Comme ma qualité de sofiatée me le commandait, j'ai longé le train des loges et des baignoires, ne haussant sur tous les marchepieds, pour jeter dans tous les compartiments un regard inquisiteur.

On vit rarement train plus « parisien » : j'ai noté quelques wagons-loges de dames seules particulièrement élégantes.

Enfin le chef de gare ayant frappé les trois coups, M. Abel Hermant est monté sur la locomotive et le *Train de luxe* s'est mis en route vers le pays de la fantaisie.

Le voyage comportait quatre stations. La première station, c'était le salon d'un appartement meublé, loué à Paris par des rastaquouères, appartenant meublé richement avec un stock de laisses pour compte de tous genres, épaves héraldiques de l'hôtel des Ventes : fauteuils dorés, horriblement voyants, meubles de mauvais goût, auprès desquels, stupéfaits d'être là, quelques objets d'art faisaient tache !

La seconde station, c'était le boudoir attenant à la chambre de la princesse Hedwige, à la chambre de la princesse Hedwige. Oh ! le joli décor que voilà ! Quel enchantement que cette exquise prodigalité d'étoffes, de voiles et de jolis bibelots. Oh ! la ravissante frise de chambre de jeune fille faite d'une dentelle que retient une guirlande de roses pompon ! Et quelle exquise harmonie de couleur quand, les lampes éteintes, la clarté bleue et la nuit vient se mêler au rose estompé des tentures !

La troisième station nous ramenait sur la terre. Avec quel esprit a été composée cette chambre d'hôtel de vingtième ordre ! Quel amusement que l'inventaire de ce mobilier banal et vulgaire, dont le garçon d'hôtel Ernesto est le complément réaliste.

Le quatrième arrêt avait lieu de nouveau dans la station du boudoir suggestif déjà félicité. C'est là qu'après l'agréable voyage, nous avons pris congé de Mme Réjane, si spirituelle dans le rôle de l'infante Elvire ; de Mmes Delphine Renot et Dermoz ; et aussi de Mme Marie Magnier, qui, dans ses toilettes somptueuses avec goût se pousse du col, que dis-je ! du Drecoll !

Après l'arrêt complet du *Train de luxe*, nous avons salué d'applaudissements le nom du mécanicien dramatique qui nous avait amené avec tant de bonne humeur jusqu'à ce point, et nous avons regagné dans des fiacres de nuit qui stationnaient devant la gare nos différents terminus.

Un Monsieur de l'Orchestre.

La Mode au Théâtre

AU THÉÂTRE RÉJANE

L'action du *Train de luxe* se déroule dans un monde d'infantes, de princesses, c'était une belle occasion pour un déploiement fou de luxe le plus effréné, de l'élégance la plus raffinée ; ajoutez que les décors sont très jolis et que le cadre est exquis, où évoluent ces richesses de chapeaux, de fourrures et de bijoux.

Et quelles femmes dans ce cadre ! Ce fut un ravissement lorsqu'on vit apparaître la délicieuse Mlle Yvonne de Bray dont la fraîcheur, la grâce juvénile se prêtait au rôle de la jeune princesse trop riche, trop belle, trop fêtée, mais si exquise de tendresse et d'abandon.

Au premier acte, la jolie artiste est moulée dans une robe collante de drap étonnant garnie au bas de la jupe d'une bande de skungs, une étoile de même fourrure s'enroule autour du cou. Puis nous la revoyons au deuxième acte, tout d'abord en un saut de lit de mousseline blanche, revers de liberty blanc, qu'elle quitte pour revêtir une robe d'intérieur, véritable poème de jeunesse et... j'ose le dire, d'amour. Cette robe est en voile blanc sur transparent rose brodée argent et rose.

Pour le troisième acte, Mlle de Bray porte une robe de visite qui est un tailleur de velours bleu vert. Un col châle



ROBE DU PREMIER ACTE

M^{lle} Yvonne DE BRAY
Modèle Béchoff-David, chapeau Lewis

de chinchilla et un énorme manchon de forme tout à fait inédite accompagnent cette toilette qui a fait sensation.

Au quatrième acte enfin, elle est vêtue d'une robe de mousseline de soie cerise, sur transparent blanc, brodée de grosses fleurs de soie assortie.

C'est à Béchoff-David que Mlle Yvonne de Bray avait confié le soin de parer sa précieuse personne, et combien nous devons les féliciter, elle pour son choix, eux pour le talent qu'ils ont déployé dans leurs créations d'hier, où le bon ton et l'élégance raffinée n'enlèvent rien à la suprême richesse et à la plus haute fantaisie.

Qu'il me soit permis ici d'ouvrir une parenthèse. On a parfois reproché à Béchoff-David de ne pas saisir la psychologie qui se dégage d'une pièce, d'une action ; je suppose qu'on ne songera plus désormais à leur faire ce reproche, car ils ont été hier tout bonnement prestigieux ; et avec l'exquise silhouette de Mlle Yvonne de Bray, ils ont remporté un véritable triomphe et ont été définitivement consacrés par l'élégante assistance comme des maîtres de l'art au théâtre.

Il fut beaucoup question dans la pièce d'une modiste célèbre de la rue de la

Paix. Il convient cependant de dire que l'exquis toquet de velours garni de fourrure et si crânement posé sur les jolis cheveux blonds de Mlle de Bray, est une des dernières et des heureuses créations de Lewis. De lui également le délicieux chapeau gris doublé vert du troisième acte. C'est un succès de plus à l'actif du grand modiste, dont les triomphes ne se comptent plus, et Lewis reste toujours le grand maître de la mode parisienne.

Ghenya.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, matinée « Isadora Duncan » Miss Isadora Duncan et son école d'enfants.

Ce soir :

— A l'Opéra, à 8 heures, *Armide* (Mmes Agnès Borg, Yvonne Gall, Camprond, Carlyle, Contrabass, Laute-Brun, Le Senne (début), MM. Muratore, Danges, Dubois, Duclos, Gouget, Chappelon).

Danse : Mmes Zambelli, Aida Boni, Barbier, Dockes, Guillemin, L. Piron, Siréde, Didier.

— A la Comédie-Française, à 8 heures, première représentation de *la Furie*, drame en cinq actes, en vers, de M. Jules Bois.

Distribution :
Lyssa (la Furie) Mmes S.-Weber
Théone Louise Silvain
Légira Madeleine Roch
Gandia Berthe Boyv
Hylas, jeune Thébain Gabrielle Robinne
Héraklides Berthe Boyv
Héraklides Yvonne Liffraud
Provoit Mmes Liffraud
Une femme du peuple Liffraud
Héraklides La petite Lubineau
Lykos MM. Alb. Lambert fils
Héraklides Paul Mauret
Alcée M. Delaunay
L'Hierophante Jacques Fenoux
L'Espion Falconnier
Un stratège Charles Esquier
Lycan Ravet
MM. André Brunot, un esclave ; Grandval, un soldat d'Alcée ; Garay, un soldat ; Lykos ; R. Alexandre, Thésos ; Jacques Guillemin, Hyacinthos ; Georges Le Roy, un stratège.

— Au Palais-Royal, à 8 h. 3/4, première représentation de *Monseigneur Zéro*, vaudeville en trois actes de MM. Paul Gavault et Mouëzy-Eon. Distribution :

Bébé Mmes Marcelle Yrvon
Georgette Marg. Templey
Mme Bourdin Henriette Dickson
Gilberte Henriette Pierval
Marinette Jalahert
Jacqueline Nella Géraud
Julie Pérouze
Poisson MM. Charles Lamy
Boulard Le Gallo
Le Duc Hurteaux
L'Amiral Barral
Bourdin Ressel
Lucien Diamand
Le docteur Clément
Frétilon Hamelin
M. Pomme Raza
M. Edouard Bérard
Le facteur Garnier
Joseph Préal
Emile Cosseron

— Au théâtre des Arts, à 8 h. 3/4, première représentation de *la Marquisette*, pièce en trois actes et huit tableaux de M. Robert d'Humières, d'après le roman de M. Jean-Louis Talon. Distribution :

La Marquisette Mmes Emma Lynn
Encarnion Irma Perrot
Santa North Blanc
La Peinadorie Jeanne Clado
Manolo Bocanegra MM. Durec
Le Clerigo Dayle
Resalado Louis Roux
Resalado Lacoste
Don Fabricio Bary
Mmes Gabrielle Norma, Maria ; Rose Grane, Purita ; Liliane Margy, Pacha ; Hélène Florise, Consuelo ; Moreno, la danseuse ;
MM. Paul Dufreny, Cuco ; E. Ferny, Ruperto ; Lucien Sauriac, Démétrio ; Roger Piquard, Cantaro ; Henri Keller, le Monajillo ; Moreno, le chanteur ; Pedro Laina, le guitariste ; Garcia Mathéo, le mandoliniste.

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, *Werther* (Mlle B. Lamare, MM. Léon Boyle, Allard, Mlle Lucy Yauthrin, M. Guillaumet).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, les *Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grunbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricy, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc.), et Mlle Lantime dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *un mari trop main* (Milles Chapelas, Harhold, M. M. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Lakmé*, avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique (Milles Korsoff, Favre-Lassalle, Ganteri, Gonzales, Villette, M. M. Nibou, Dupuy, Katchenovsky, Dousset).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *l'Oiseau blessé* (Mmes Eyo Lavallière, André Megard, Juliette Darcourt, Jeanne Descols, Antonia Huat, M. L. Heroult, M. M. L. Guity, A. Dubois, V. Boucher, C. Mosnier, Fabrice).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Renot, Dermoz, M. M. Signoret, Trévillat, Puylagarde, Elie Febvre, Bosman).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *En la mère de Madame* (Milles Armande Cassive, Châlon, MM. Harry Baur, Lacoste), le *Poulailler* (Milles Jeanne Thomassin, Renée Félye, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, M. Pierre Magnier, Henry Burquet, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Milles Depallin, Deslys, M. M. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la *2*

M. R. Levlav (A. Chapman) 3. Kolla, à M. A. Vell-Picard (Parlement) 1. longueur et 2. 3. longueurs.

Non placés : Duguy, Goutte d'Or, Benzi, Hercule III.

Pari mutuel à 40 fr. : Gagnant, 35 fr. Placés : Odette IV, 21 fr. 50 ; Furia, 26 fr. 50.

Ajax.

LES ARMES

On a dit par erreur que les membres des Sociétés de salles d'armes fédérées et les professeurs attachés à ces dernières seraient reçus demain au Figaro sur la simple présentation de leurs cartes.

On verra bien comprendre que, malgré tout notre désir d'être agréable aux écrivains, le nombre des places dont nous disposons, d'ouvrir aussi largement nos portes, et nous tenons à rappeler, pour éviter tout malentendu, que seules les personnes munies de cartes d'invitation pourront être admises au Figaro.

Jehan Septime.

TIR

Tir aux pigeons de Monte-Carlo (Par dépêche)

94 tireurs ont pris part au prix de l'Hôtel de Paris (série). M. Passerat à 24 mètres, et M. Vernon Barker, à 24 mètres, tant 8, partagent les deux premières places. M. Benvenuti, à 26 mètres 1/4, et Pucke, à 26 mètres 1/4, tant 7 sur 8, partagent la troisième place.

Mercredi 17 février, à onze heures, prix des Éclats (27 mètres).

AUTOMOBILISME

L'Auto-Office qui, comme on le sait, vend les dix principales marques d'automobiles, désirant intéresser sa clientèle à la locomotion aérienne, s'est adjoint un département spécial qui, sous le nom d'Auto-Office, est à même de fournir, sur simple demande, tous les renseignements désirables sur les sphériques, dirigeables et aéroplanes.

L'Auto-Office s'est d'ores et déjà assuré la représentation des appareils des meilleurs spécialistes.

Bureaux : 75, avenue des Champs-Élysées. (Tél. 697-94.)

Voulez-vous avoir une voiture en tous points parfaite : silence, sécurité, souplesse ? Achetez une automobile Charron.

On peut s'adresser en toute confiance à MM. Bondis et Co pour tous travaux mécaniques : réparations, mise au point, modifications, allongement de châssis, etc. Prix raisonnables, travail garanti. 49, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Les usines Bollée, du Mans, ont à leur actif plus de cinquante années d'études spéciales concernant l'automobile. C'est une garantie qu'aucune autre maison ne peut donner. Succursale des usines Léon Bollée : 49, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine.

Au 21 des Champs-Élysées se trouve le luxueux hall d'exposition de la Société Lorraine-Dietrich.

Tous les modèles des célèbres ateliers de Lunéville-Arceville y sont représentés et peuvent être essayés.

La voiturette Sizaire et Naudin, 3.950 francs, 79, rue Lomelin, Paris.

La maison Outhenin-Chalandre (Gaëtan de Knyff, directeur), 4, rue de Chartrès, à Neuilly (porte Maillot), achète, vend et

échange aux meilleurs prix les voitures d'occasion des premières marques. Elle a toujours en magasin des voitures parfaites de Panhard, Renault et Minerva.

Pour avoir dans des conditions extrêmement avantageuses une voiture Léon Bollée, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1900, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 20, rue Brunel, Paris.

N'achetez pas de voitures automobiles sans vous adresser à la Société des anciens Établissements Rivalta et Cie, 11, rue de Berri, qui peut livrer immédiatement les voitures des trois premières marques du monde : Mors, Panhard-Levassor et Renault.

La Compagnie Française de voitures automobiles, 49, rue Cardinet — par Montreuil (garage pour 200 voitures) fait toutes réparations, mécanisme, carrosserie, sellerie, à toutes voitures automobiles — travail rapide — prix modérés — téléphone 542-68, 581-97.

AVIATION

Le roi d'Espagne à Pau

Le conseil d'Espagne à Pau a confirmé que le roi d'Espagne arriverait à Pau à la fin de cette semaine pour assister aux expériences de Wright et surtout examiner son moteur d'une façon toute particulière.

En attendant, l'aviateur continue ses vols ; il en a exécuté hier un de 20 minutes avec le capitaine Gérardville et un autre de même durée avec M. Paul Tiesdorff.

M. Wright qui a fait son premier voyage aérien avant-hier avec son frère, déclare avoir été très impressionné au début, pour être à la fin tout à fait enchanté.

L'assemblée constitutive du comité qui organise l'exposition de la locomotion aérienne qui aura lieu en octobre, comité dont

Colombo, 15 février.

YARRA (C. M. M.), venant de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie, est parti à 5 h. matin. Djibouti, 15 février.

OXUS (C. M. M.), venant de Madagascar, est parti à 4 h. matin.

PARANGUA (Hamb.-Amer. Li.), Hambourg-Sud-Breil, est parti.

L'aviateur Zippel a fait hier après midi, à Berlin, de nouveaux essais de vol en public. Après avoir quitté le hangar avec son appareil, il a roulé environ 150 mètres sur le sol, puis s'est envolé dans l'air de quelques mètres.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'un coup de vent violent a frappé l'aéroplane et l'a précipité à terre sur l'aile gauche. L'aile a été brisée et tout le châssis a été faussé. Les hommes d'équipe ont ramené l'appareil dans le hangar.

M. Zippel est sain et sauf. On ne peut prévoir quand il reprendra ses expériences de vol.

Les aviateurs allemands viennent de fonder un club à Berlin. Ils ont décidé la création d'un aéroclub avec environ de cette capitale. Les autorités militaires ne continueraient pas, en effet, à mettre à la disposition des aviateurs le champ de manœuvres de Tempelhof.

Une exposition aéronautique internationale se tiendra dans le "Festsaal" de Francfort-sur-le-Main, du 10 juillet au 10 octobre prochains.

On organise à New-York un Championnat du monde de Marathon.

Les dispositions viennent d'être définitivement arrêtées. La course se disputera le 17 mars prochain sur la distance de 26 miles 385 yards, pour une somme de vingt mille dollars.

Les quatre célébrités suivantes sont engagées : Affred Shrub, champion anglais ; Johnny Hayes, Américain, vainqueur du Marathon Olympique ; Pietro Dorando, le champion italien ; Thomas Longboat, recordman du monde.

Les pourparlers avec un cinquième concurrent sont au point d'aboutir. Ce sera probablement le Français Saint-Yves.

Frantz-Reichel.

LA ROSE FRANCE

PARFUM DE LA FLEUR ROUGE

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

DENTIFRICES DE BOTOT

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

MAISON SPÉCIALE

Stock très important. — Authenticité garantie

VIOLETTE HOUIGANT

DERNIÈRE CRÉATION

MAISON SPÉCIALE

et d'Europe Ltd

8, rue Caillon, 8 (Avenue de l'Opéra)

PIANOS MUSTEL

LES CIGARES DU MEXIQUE

GABAROT

SONT DÉLICIEUX

PERA CIGARETTES

Qualité Supérieure, Pureté Absolue

Garanties par l'INSTITUT D'HYGIÈNE DE LONDRES

VIN DE VIAL

SUC DE VIANDE

LACTO-PHOSPHATE

de CHAUX

Le plus puissant

des fortifiants.

INDISPENSABLE

aux

ANÉMIÉS

CONVALESCENTS

FEMMES

ENFANTS

et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon

36, Place Bellecour, 36

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le plus puissant

des fortifiants.

INDISPENSABLE

aux

ANÉMIÉS

CONVALESCENTS

FEMMES

ENFANTS

et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon

36, Place Bellecour, 36

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le plus puissant

des fortifiants.

INDISPENSABLE

aux

ANÉMIÉS

CONVALESCENTS

FEMMES

ENFANTS

et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon

36, Place Bellecour, 36

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le plus puissant

des fortifiants.

INDISPENSABLE

aux

ANÉMIÉS

CONVALESCENTS

FEMMES

ENFANTS

et VIEILLARDS

VIAL Frères, Pharmaciens à Lyon

36, Place Bellecour, 36

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le plus puissant

des fortifiants.

INDISPENSABLE

aux

